

Le Bulletin de NLGH

Numéro 24

Date de parution : Septembre 2025



NLGH

Adresse postale :

Maison Pour Tous Marcel Bou

8-10 rue du Docteur Sureau

93160 Noisy-le-Grand

Siège social :

MPT Marcel Bou

Adresse e-mail :
contact@nlghistoire.fr

Rédaction et publication :
NLGH

NLGH, Noisy-Le-Grand et son Histoire, est une association loi de 1901 déclarée à la Sous-Préfecture du Raincy sous le numéro W932004107 le 06/03/2012.

Son objectif premier est de rechercher des documents et témoignages sur l'histoire de Noisy-le-Grand, afin de la faire mieux connaître et la transmettre.

Sommaire

Le mot du président
Page 1

Jacqueline Brouant : *La secte Ecoovie à Noisy-le-Grand*
Page 3

Ivana Vendramini-Willems : *Les Italiens à Noisy-le-Grand - 2^e partie*
Page 21

Vous possédez, dans vos archives familiales, des documents qui concernent la vie quotidienne de vos parents et aïeux ayant vécu à Noisy-le-Grand. Nous vous saurions gré de bien vouloir nous les confier provisoirement afin de pouvoir les prendre en compte, avec toutes les garanties légales de confidentialité, dans nos recherches.

Nous vous en remercions d'avance.

site web de l'association : <http://nlghistoire.fr>

LE MOT DU PRÉSIDENT

Amis lecteurs et lectrices, amateurs d'histoire locale, j'ai le plaisir de vous présenter le numéro 24 de notre Bulletin, traitant, comme toujours, de sujets divers de l'histoire locale de Noisy.

Le premier article de ce numéro retrace l'installation de la secte « Ecoovie » et de son gourou québécois, Joseph Maltais qui, après diverses péripéties, vont se fixer à Noisy-le-Grand, dans le quartier de la Rive Charmante, au milieu des années 1970. Ce projet utopique, annoncé comme « un projet de vie » par celui qui se présente comme un Amérindien de la tribu Micmac du Québec, va se transformer en cauchemar. Maltais impose à ses adeptes un végétalisme strict avec des rations insuffisantes et un refus de la médecine traditionnelle. Totalemment soumis, des disciples sont envoyés, à partir de 1984, sur les routes du monde pour « porter la bonne parole ». Pendant ce temps, entre quelques visites dans le campement, où il a imposé une séparation stricte entre hommes et femmes et a interdit tout rapport hétérosexuel, le gourou mène la grande vie entre restaurants fameux et hôtels de luxe. L'autrice replace cette « épopée » dans le contexte noiséen et analyse de déroulement de cette aventure.

Le sujet suivant de ce bulletin est la seconde partie du panorama retraçant l'installation et l'intégration des Italiens à Noisy-le-Grand. On a vu dans la première partie de cet exposé (bulletin de NLGH n° 23 de mars 2025) que les immigrants italiens ont largement contribué à la reconstruction des régions dévastées au lendemain de la Première Guerre mondiale. L'autrice nous montre dans cette seconde partie toutes les difficultés rencontrées par cette population pendant les années 1930 (crise économique, chômage, expulsions...) et le rôle important de l'orphelinat italien. Durant la Seconde Guerre mondiale, la situation devient plus confuse car la plupart des immigrants italiens sont antifascistes et certains prennent le parti de leur pays d'accueil (engagement dans les troupes françaises ou dans la Résistance) alors que l'Italie mussolinienne est l'alliée de l'Allemagne nazie. Les années qui ont suivi l'armistice voient le retour de personnes ayant déjà la nationalité française ainsi que l'arrivée de nouveaux immigrants qui viennent, pour beaucoup, rejoindre des parents installés depuis longtemps. Les années 1950 connaissent un accroissement de la communauté italienne et l'apparition d'une « troisième génération ». La période des « Trente Glorieuses » les verra ensuite, malgré un certain ostracisme, participer au boom économique et à l'intégration définitive de ces populations.

Je profite de cet éditorial pour vous informer de la tenue d'une exposition, organisée par notre association, en partenariat avec le service Archives et Patrimoine de la ville de Noisy et l'Espace Michel Simon. Cette présentation s'intitulera « David Olère, un Noiséen rescapé d'Auschwitz » et se tiendra du 4 au 22 novembre 2025 dans le hall d'accueil de l'Espace Michel Simon. Elle retracera la vie et présentera de nombreuses œuvres de cet artiste peintre et dessinateur qui s'est installé à Noisy en 1937, a été déporté pendant la Seconde Guerre mondiale puis, miraculeusement rescapé, est revenu vivre à Noisy où il n'a eu de cesse de témoigner jusqu'à sa mort en 1985, au travers de ses œuvres, de la barbarie des « camps de la mort ».

J'espère, amis lecteurs et lectrices, que ces travaux vous permettront de mieux connaître l'histoire de notre commune et que vous n'hésitez pas à faire part à leurs auteurs de vos remarques et de vos suggestions mais aussi d'informations complémentaires dont vous pourriez disposer sur ces sujets historiques. Comme lors de chaque parution, je vous renouvelle mon invitation à aller visiter notre site internet www.nlghistoire.fr, où vous trouverez, entre autres documents historiques sur Noisy-le-Grand, une version imprimable et en couleurs de tous nos Bulletins. Je vous rappelle également que toutes ces sources sont utilisables librement sans omettre d'accompagner toute citation ou reproduction de la mention : « nom de l'auteur » / Noisy-le-Grand et son Histoire / nlghistoire.fr

Je tiens à remercier tous ceux, amateurs d'histoire, associations diverses et municipalité, qui nous apportent un précieux concours moral et matériel dans la poursuite de ce Bulletin de NLGH. Sans oublier nos adhérents attentifs qui relisent et corrigent nos articles avant leur parution.

Michel Jouhanneau

DE 1978 A 1986 : LA SECTE « ECOOVIE » ET SON GOUROU QUÉBÉCOIS FONT BEAUCOUP DE « BRUIT » À NOISY-LE-GRAND

La secte Ecoovie s'est installée à Noisy dans le milieu des années 70 et y est restée jusqu'en 1986. La présence de ce groupe, qui s'installe près des bords de Marne, sur un terrain situé au 15 rue Leclère, quartier de la Rive Charmante, va soulever des questions et des oppositions, à mesure que les habitants et les élus de la ville vont découvrir l'idéologie douteuse de l'énigmatique gourou-entrepreneur québécois, le mode de vie et les pratiques scandaleuses qu'il impose aux fidèles, sans parler de ses agissements en marge de la légalité.



La secte Ecoovie bords de Marne 1978



La secte Ecoovie : vue aérienne 1978

Comment et pourquoi Ecoovie est-elle arrivée à Noisy ?

Comment les habitants et les autorités ont-ils réagi face à ce groupe et ses nuisances ?

40 ans après, quelle trace cet épisode a-t-il laissée ?

À ce jour, on ne connaît pas encore toutes les réponses à ces questions et la personnalité de Pierre Maltais comporte encore des zones floues, mais des articles, des films et des témoignages permettent de reconstituer le parcours du fondateur de la secte Ecoovie, un homme aux multiples paradoxes :

Il n'a jamais travaillé - mais a réussi à monter plusieurs sociétés ;

Il prône une vie saine - mais impose à ses adeptes, totalement sous emprise, des contraintes alimentaires, psychologiques et sexuelles.

C'est sur ces questions et à ces paradoxes que cet exposé cherche à apporter des éclairages.

D'où vient Ecoovie ? Philosophie, mode de vie, formation des adeptes...

Né en 1937 au Canada, le jeune Pierre, Doris, Joseph Maltais découvre le scoutisme. Lors de séjours dans la région québécoise de Gaspésie, il se découvre une certaine admiration pour le mode de vie des Indiens Micmac, basé sur la philosophie de partage harmonieux avec la nature. Il s'imprègne totalement des coutumes de ce peuple. Toutefois, à 33 ans, il va devoir quitter le Québec : la GCR (Gendarmerie Canadienne Royale) détient un dossier sur lui [que lui reproche-t-on ?]. Il se trouve obligé de jouer un double jeu en informant la GCR des agissements du FLQ (Front de Libération du Québec), une situation inconfortable qui le conduira à quitter le Québec pour la France en 1970, hébergé par des amis expatriés auxquels il se présente comme réfugié politique.

Le contexte social des années 70/80 en France, avec des groupes de jeunes idéalistes qui veulent montrer qu'un autre monde est possible, va lui offrir la possibilité d'imposer ses idées et de mettre en application le mode de vie des Indiens Micmac.

Maltais s'introduit dans un petit groupe hippie qu'il entreprend de convertir à ses principes.

Ainsi naît Ecoovie (coopérative de produits bio) ; Maltais devient le « chef » d'une petite tribu de naturistes écolos se réclamant d'une tradition indienne du Québec. Le groupe installe son campement fait de tipis à Noisy-le-Grand et, dès 1976, la tribu s'organise.

Les coopérateurs sont bénévoles, travaillent pour des agriculteurs, effectuent le ramassage des fruits et légumes, la fabrication du pain bio, produits destinés à la communauté ainsi qu'à un restaurant du 13^e à Paris « le cheval de Trois ». Ils vendent également des plantes et des produits dits naturels sur les marchés.

Maltais développe un discours idéologique où il est question de paix, de fraternité et vante une forme d'écologie initiatique. Il prône le retour vers un régime alimentaire appliquant un végétalisme radical, avec une alimentation faite de végétaux, de feuilles d'arbres et de graines à manger crues. Il explique que tout travail respectueux de la nature se fait à mains nues et donc proscrit l'utilisation d'outils et de machines.

Il prétend que le jeûne suffit à la guérison, et donc refuse les médicaments, interdit de voir les médecins.

Le groupe recrute de nouveaux membres au fil des mois. Les futurs adeptes sont invités à un petit séminaire, un stage d'une dizaine de jours à Noisy-le-Grand au cours duquel les fondements de la société de l'époque sont remis en cause. Pour Ecoovie, plus besoin de télé, de radio, de livres, de voitures. Satisfaire les simples besoins primaires, manger et dormir, est suffisant. Et travailler pour le groupe, bien entendu.

« On a été voir, on était attirés par ce mode de vie. » explique un stagiaire. Au bout des trois mois si l'adepte accepte de s'engager, il est alors baptisé et change de nom.

Après ce stage de 3 mois des liens affectifs se sont créés, et le nouvel adepte, convaincu de sa mission, conditionné, sous-alimenté, est déjà sous emprise.



Ecoovie : préparation des repas

Beaucoup de jeunes semblent avoir été séduits par l'ambiance générale, les veillées musicales et les discussions. Les adeptes sont alors convaincus qu'ils font partie d'une élite apte à sauver la terre. Ils ne gardent aucun bien personnel. Leurs avoirs financiers sont versés au gourou sous forme de dons à l'organisation. Les enfants ne sont pas scolarisés, et les parents laissent le groupe prendre les décisions les concernant. Il a été rapporté que les enfants vivaient nus et sans culotte...

Au fil des années, le nombre de membres permanents et d'adeptes de passage fait que le groupe grossit ; il compte jusqu'à 160 personnes environ en 1984.

Soumis à un régime strictement végétarien, la priorité pour les adeptes, c'est de manger. Leur sous-alimentation crée un état de faiblesse physique qui abolit toute possibilité de réflexion, et déclenche une sorte de paralysie psychologique.

« Nous couchions dans de grandes tentes indiennes appelées « gwamms » ; les impétrants restaient dans le gwamm accueil, les autres étant répartis entre le gwamm boréal (hommes), le gwamm austral (femmes) et les gwamms spiraux (couples).

Selon Maltais, ces cloisonnements étaient nécessaires, caractéristiques de la « tribu en guerre » : « Selon lui, nous étions en guerre contre le système, contre les flics, contre les journalistes ; nous dormions très peu ; on nous faisait lever tôt le matin et rentrer tard le soir de la cueillette, toujours en camionnette pour éviter les transports en commun sous le prétexte sans cesse évoqué d'éviter les flics ; on nous expliquait qu'avant six heures du matin ils ne pouvaient pas faire de descentes au campement. » raconte Vincent

« Le tipi le plus haut fait 14m, et c'est le centre de la vie communautaire ; on s'y réunit pour travailler, prendre les repas préparés avec le produit des cueillettes locales. Nombreux sont celles et ceux qui sont séduits par l'ambiance générale, les tam-tams des veillées musicales et les discussions. »

Le chef assure que la tribu de Noisy-le-Grand est la première réserve indigène d'Europe. Le site est baptisé « marnoi'-silles » site paléo–archéologique.

La vie de famille et de couple y est présentée comme une source de conflits. « *Mieux vaut la vie communautaire !* » prône Maltais. On note que par ailleurs, Maltais ne loge pas sur le site, il loue une maison beaucoup plus confortable, et dispose d'un chauffeur et de personnel.



Ecoovie – campement à Noisy – les tipis

Ecoovie se révèle une secte dangereuse pour ses membres et une nuisance pour les habitants : la communauté noiséenne réagit.

Véritable gourou, Maltais étend son emprise et isole les adeptes du reste de la société. Il impose la défiance de tout ce qui est étranger. Il fixe des règles destinées à déjouer les pièges de ce qu'il appelle « l'adversaire », par exemple la police ou la presse, qui a déjà identifié ce groupe qui pose problème.

Sur le papier, le manifeste d'Ecoovie semble prôner des principes vertueux et proposer une vie saine et proche de la nature. Un programme assez idéaliste, la vie dans le camp tourne autour de l'univers, le soleil et la lune, les solstices et équinoxes... « *Nous avons le projet de lutter contre les déserts, nous avons choisi un régime alimentaire appelé vital et sportif, nous ne fumons pas, nous ne buvons pas d'alcool, nous ne consommons ni thé ni café ni autres drogues. Nous ne consommons ni viande, ni lait, ni œufs, ni autres produits animaux. Ce choix a été renforcé par d'excellents résultats physiologiques. Nous avons choisi également de manger uniquement après le coucher du soleil* ».

Mais en fait, la réalité est moins reluisante : comme dans une secte, tous les aspects de la vie des adeptes sont contrôlés. L'emprise sur la vie quotidienne et les pensées se renforce avec l'imposition de pratiques sexuelles et de nombreux interdits.

Les adeptes masculins sont encouragés à avoir une vie homosexuelle très intense, uniquement entre adeptes, même s'ils n'y sont pas naturellement enclins. Il n'est pas question de leur demander leur

consentement... Les pratiques homosexuelles sont justifiées comme faisant partie du cadre d'un enseignement traditionnel issu du chamanisme amérindien.

Les adeptes en témoignent, notamment dans un reportage de France 2, réalisé par Jacques Cotta : « *c'était un dépassement de soi énorme, ce passage à l'acte, Norman William [NDLR : le nom que prend Maltais à partir de 1979] a poussé des gens, il m'a poussé* » ; « *Maltais était censé transmettre ses pouvoirs et son savoir par l'intermédiaire de rapports homosexuels. C'est-à-dire que par un échange de sperme entre hommes il y avait une transmission des pouvoirs, des connaissances.* »

Maltais a développé son argumentaire pour justifier cette orientation, qui semble avoir été une manière pour lui d'assouvir ses propres pulsions, sous couvert de chamanisme et de transmission « *On considère dans les traditions primordiales que la plénitude de l'identité correspond à la prise en charge de son propre destin, que c'est marqué par un événement biologique qu'on appelle puberté. À la puberté on s'envole, on acquiert le droit de répondre à d'autres appels* ». Il va jusqu'à se réserver ses adeptes préférés, qui étaient, en fait, abusés sexuellement à partir de la puberté et sous sa domination.

Malgré l'interdiction des rapports hétérosexuels, quelques naissances ont lieu parmi les membres : Maltais a en effet instauré une autre coutume : la cérémonie d'insémination. Comme « *chez les Esséniens* (adeptes d'une secte de végétariens épris de paix au II^e siècle avant JC) » ; une mise en scène était organisée, pour féconder la mère, dans laquelle le gourou tenait le rôle principal. Dans une tente partagée en deux parties, avec un sas au milieu, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre, Maltais prétendait prélever le sperme de plusieurs hommes, le mélanger puis inséminer la femme. En réalité c'est son propre sperme qu'il utilisait. Cette pratique visait à éliminer tout lien parents/enfants. « *Il faisait naître la descendance de tous* » a résumé un adepte ensuite.

Face aux critiques et plaintes dont il est l'objet, Maltais fait croire à ses adeptes qu'il est victime de persécutions, de menaces de mort venant des services secrets de son pays avec la complicité de la France. Cette affabulation est un nouveau prétexte pour lui pour renforcer l'isolement et durcir les règles, établissant par exemple des punitions. Il parvient à affaiblir et déstabiliser les gens, créant chez eux une situation de soumission : ils se raccrochent à la seule valeur sûre à leurs yeux, à tout ce qui leur reste, le groupe ! Il est évidemment interdit de le quitter car cela mettrait en péril tout le monde.

Les « affaires » de Maltais

Juridiquement Ecoovie est une société civile coopérative à but non lucratif. Elle fonctionne par la mise en commun des moyens de production par l'achat, la vente, ou la revente de biens en dehors des circuits commerciaux. Les statuts d'Ecoovie permettent de lier cette société-mère à ses satellites ; d'autres sociétés écologiques dites Ecoops sont créées dans le même temps : les échanges ne sont pas fiscalisés.

Dans les restaurants « *Le cheval de Trois* » à Paris, et deux autres qui ont été ouverts également, tous les adeptes travaillent bénévolement, de même dans les champs où ils cultivent fruits et légumes qui approvisionnent les restaurants. Cependant l'activité n'est pas florissante. Les boutiques sont peu alimentées et les grossistes en produits bio du marché de Rungis ne veulent plus livrer car ils connaissent les pires difficultés pour se faire payer.

Les activités du réseau produisent de manière inégale des bénéfices. Bien sûr, c'est Maltais qui empoche les bénéfices et mène la grande vie. Il ruine ainsi plusieurs de ses commerces.

Pour maintenir son train de vie, il se tourne alors vers son entourage fortuné. Une personne rentière a été obligée de lui verser plus de 20 000 Francs par mois (3 050 € environ).

Par ailleurs, pour faire diversion à certaines attaques de la presse, le gourou prétend qu'il est président du Conseil mondial des peuples (à ne pas confondre avec le Conseil mondial pour une assemblée constituante des peuples unis, reconnu par l'ONU). Il se dit prêt à aider les ethnies et les minorités.

En 1982, il va même jusqu'à créer l'Université Nouvelle Itinérante du Retour (UNI-R), inventant aussi d'autres titres, se réclamant des facultés d'Île de France, telles que la faculté « d'irénologie » (science de la paix) qui n'ont bien sûr aucune existence réelle, hormis une adresse postale rue du Chevaleret à Paris. Les 180 membres se voient rebaptiser « *missionnaires d'un monde nouveau* ». Cette pseudo structure universitaire va servir à infiltrer des organisations mondialement reconnues en particulier la FMVJ (Fédération Mondiale des Villes Jumelées) et ses services.

ARGUS de la PRESSE
21 bd Montmartre - 75002 PARIS
Tél.: 42 96 99 07

archives Noisy le Grand

L'université de la Paix

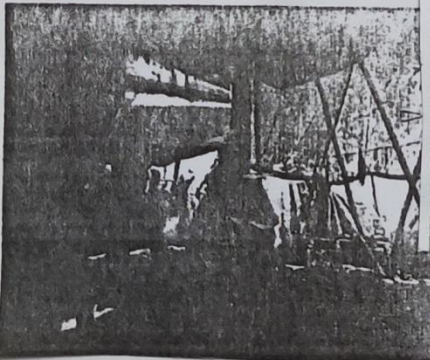
Nous ne sommes ni dans un village indien dans l'ouest-américain ni dans un décor hollywoodien, mais à quelques kilomètres de Paris, à Noisy-le-Grand, au département de paléo-ethnologie expérimentale de l'Université des Cités Unies pour la Paix et le Développement (UCUPD). Les travaux de l'université sont simples et originaux : on fait ici de « l'archéo-ethnologie vivante ». On ne gratte plus le sol à la recherche de vieux cailloux, on ne se penche pas sur des peuplades primitives, mais on essaye de vivre dans les mêmes conditions précaires que celles de nos ancêtres, pour retrouver et comprendre leurs coutumes.

C'est pourquoi les étudiants ont échangé amphi et dortoirs contre l'habitat idéal : le teepee. Dans le

noyau du « village », le teepee le plus important qui domine les pavillons avoisinants avec ses quatorze mètres de haut, règle la vie communautaire. On s'y réunit pour travailler et prendre ses repas (uniquement végétariens) préparés avec le produit de cueillettes locales. Les autres teepees, plus modestes, servent d'appartements privés : on y dort à même le sol, chauffage et éclairage se limitent à

un foyer au cœur du teepee. Peu de confort pour ces étudiants de « La Guerre du Feu », qui n'ont pas encore troqué leurs jeans contre des peaux de bêtes, mais qui prennent leur travail avec un maximum de sérieux. Ils préparent actuellement l'implantation d'un campement de survie en plein Sahara, et négocient un projet en collaboration avec la NASA. Mais surtout, ils ont déjà commencé une aventure un peu folle, la « Marche du retour » : un tour du monde à pied, pour trois cents pèlerins de toutes nationalités, avec femmes, enfants et bagages. Ils sont partis en 1984 et leur retour est prévu en l'an 2000. Leur objectif est plutôt ambitieux : il s'agit de rien moins que l'inventaire complet de la planète. A l'UCUPD, on ne recule devant rien...

UCUPD, Noisy-le-Grand, tél. : 43.05.78.80.




L'Université de la Paix

D'autre part, pour fuir des ennemis trop pressants, des parents inquiets, les créanciers, la presse, la justice, il disparaît quelques mois et c'est Norman William, son soi-disant demi-frère qui reprend les commandes de la secte

Le début des années 80 marque un tournant : un rapport édifiant de la mairie est rédigé ; la secte prend le départ pour une « marche du retour ».

Le groupe est dans le radar des habitants et des autorités. Le voisinage observe et comprend ce qui se passe et souhaite le départ d'Ecoovie, les autorités, et en particulier la police et la mairie de Noisy-le-Grand prennent des mesures pour tenter de contrôler, voire dissoudre, ou tout au moins faire partir ces fauteurs de trouble. La secte enfreint notamment les normes sanitaires et ses coopératives de travail sont en infraction avec le fisc.

La DASS l'a également repérée et va tenter de venir en aide aux enfants de la secte.

Ecoovie reçoit également des menaces de citoyens : de nombreuses plaintes sont déposées, pour asservissement et viol. Il y aurait même eu une plainte de la mairie.

Une association de défense des voisins a été constituée. Pendant plusieurs années, la secte mène la vie dure aux habitants qui vivent à proximité, tentant de les faire partir. Les voisins ne peuvent plus dormir à cause des chants et des tam-tams, une personne fait une sévère dépression nerveuse. *« On s'est regroupés, vous savez ça nous gênait énormément parce que nous étions en face »* rappelle un habitant.

Hélas, les actions menées par les habitants, et notamment une pétition, sont restées sans résultat.

Une demande d'expulsion, instruite par M Pavy, inspecteur de salubrité, en août 82 conclut par la négative à une demande d'expulsion. Les constats qui ont été faits relatent que *« les gens de cette secte sont non-violents, gentils, discrets, doux et polis »*.

Pourtant, il apparaît que *« jusqu'en 1983 les voisins étaient soutenus activement par la municipalité mais que « la police nous envoie balader »*. Les embarras causés par les camions qui viennent régulièrement décharger du bois ou de mystérieux bidons (cf article de M Braun 19 avril 1983 archives Noisy) ne sont pas des motifs suffisants pour faire aboutir la plainte.

Au sein des élus municipaux, il n'y a cependant pas toujours eu de position commune. Si jusqu'à l'élection municipale de 1984, la municipalité soutient les habitants du quartier dans leur demande d'expulsion de la secte, il est à noter que, la veille du vote, une candidate de l'opposition s'est rendue dans le campement et a utilisé le « label » Ecoovie dans ses tracts de campagne...

Certains adeptes sont toutefois restés présents jusqu'en janvier 1986. Un article de presse propagandiste UCUPD Noisy-le-Grand expose le style de vie et le but poursuivi par l'UCUPD. (Université des Cités Unies pour la Paix et le Développement).

Le rapport de la mairie et les témoignages

La mairie a produit un rapport édifiant sur l'état des lieux *« les adeptes répandent leurs excréments et leurs détritiques dans le jardin au motif qu'il leur faut « ensemer le sol de nos vibrations, le nourrir. Il est d'une importance capitale de retourner nos excréments à la terre ainsi tout est réuni et l'énergie peut circuler. »*. Cette pratique entraîne évidemment de très mauvaises odeurs. Les adeptes sont pour la plupart dans un état de saleté inquiétant et de très grande faiblesse, couverts de plaies purulentes » relate Michel Tavernier, adepte pendant 4 ans, qui cite, dans l'entretien avec Karl Zéro, le rapport de la mairie de Noisy-le-Grand. Il se rappelle que les adeptes avaient été persuadés de rester crasseux et de s'entourer de détritiques pour se prémunir des maladies. Paradoxalement, c'est Maltais qui intente un procès à Roger Ikor, fondateur du CCMM (Centre Contre les Manipulations Mentales). Faut-il pour se prémunir contre les maladies accepter de ne pas se laver, de refuser les soins médicaux, de faire ses déjections par terre ?

Un eczéma purulent est-il le signe que l'organisme se purifie ? « *Oui* », répond Ecoovie, credo réaffirmé dans les conseils des brochures diffusées par la secte. Maltais est débouté.

Une ancienne conseillère municipale, de 1983 à 1989, Marie-Rose Déranger, accepte de témoigner, le 23 septembre 2024.

« Je suis arrivée en 1976 à Noisy-le-Grand et très vite, j'ai remarqué des tipis, 15 rue Leclère, à 300 m de ma maison. Ceux qui habitaient là ressemblaient à des hippies, reconnaissables à leurs tenues indiennes. Le lieu qui sentait le feu de bois était assez fréquenté. On appelait cette communauté la Tribu... Ses membres vendaient des légumes bio à cette époque et jusqu'en 1983 ou 84. Les voisins du campement se plaignaient de nuisances (odeurs...) puis l'endroit s'est vidé de ses occupants ; j'ai découvert bien plus tard qu'il s'agissait d'une secte. Les enfants en bas âge n'étaient pas très propres ».

Ter – Sarkarian, maire-adjoint à la culture à partir de 1977, relate sa rencontre avec Pierre Maltais /Norman William : *« Je suis allé à l'adresse rue Leclère ici à Noisy-le-Grand., j'ai sonné, M Piel est venu directement pour me recevoir. À sa vue, j'ai eu un moment de surprise. C'était un monsieur avec une chevelure ébouriffée ; on peut dire excessivement écologiste. »* À la deuxième rencontre, il admet que l'Indien est plus soigneusement mis.

Les candidats à la mairie s'affrontent sur le sujet ; *« Mme R. nous a promis un terrain dans un autre quartier qui ne serait pas pavillonnaire »* affirme M. Le Coq, un des responsables de la communauté.



Début 1984, Ecoovie est expulsée de ses locaux parisiens pour non-paiement de ses loyers. Ces locaux sont dans un état de saleté repoussant et il faut 16 bennes pour en évacuer les déchets.

La justice, le fisc, les créanciers s'impatientent, la situation se tend et Maltais décide de quitter la France.

La marche du Retour et le départ de Noisy-le-Grand

C'est donc en 1984 que Maltais, alias Norman William, lance « la Marche du retour ».

Ce qu'il présente à ses adeptes comme une grande opportunité pour eux de propager leurs idées dans le monde n'est en réalité qu'une fuite pour échapper aux diverses poursuites engagées contre lui et sa secte.

Il leur fait miroiter la mission de réaliser un inventaire planétaire dans les domaines de la médecine, la météorologie, la botanique, la biologie et faire reverdir les déserts, tout en apportant des sourires de paix dans les régions qu'ils vont traverser.

C'est aussi une nouvelle occasion pour Maltais de couper davantage encore les adeptes de leur proches, de leur famille et, sous prétexte de recherche scientifique, de les accabler de travail.

Le 21 mars 1984, c'est l'ordre de départ. Les « marcheurs », hommes, femmes et enfants quittent Noisy-le-Grand.



Le départ de Noisy

Chacun doit porter sa parole écologique partout sur la Terre. La marche du Retour est un long calvaire pour ces hommes et ces femmes manipulés. Ils sont soumis à des jeûnes absurdes. Tous souffrent de gros problèmes de santé. Après des détours, ils arrivent à Bruxelles, épuisés.

Déboires en Belgique

À Bruxelles, ils sont installés sur un terrain derrière un château et campent aussi misérablement qu'à Noisy-le-Grand.

Certains adeptes aident à gérer une multitude d'associations créées dans le sillage d'Ecoovie pour infiltrer des sociétés et se livrer à des opérations financières frauduleuses. L'influence d'un adepte proche du gourou est grandissante : Michel Toujas, le comptable. C'est lui qui a l'idée de changer l'identité de la secte : la tribu ne sera plus indienne, ils deviennent Franciscains. Maltais se faisant toujours appeler Norman William. L'organisation délaisse le folklore de l'indianisme pour adopter des racines culturelles européennes

Il semble que cette « *conversion* » ait eu pour motif de se mettre à l'abri des poursuites en invoquant la « *persécution religieuse* ».

Toujas initie par ailleurs certains adeptes à la double comptabilité. Il oblige certains à contracter des emprunts personnels puis l'argent disparaît sans que personne n'en ait vu la couleur.

La secte arrive en Belgique, précédée de sa réputation, et la justice s'empare de leur cas.

Pierre Maltais alias Norman William, est finalement arrêté le 9 décembre 1988 à 22 h 15. Le lendemain, il est interrogé par le juge d'instruction, M. Laffineur, et placé sous mandat d'arrêt pour séjour illégal, faux en écriture et port public de faux nom, c'est-à-dire pour avoir séjourné en Belgique sous le couvert du nom de Norman William.

Le juge d'instruction, M Jean-Claude Van Espen, est requis d'instruire contre M. Maltais pour faux et escroquerie. L'instruction est poursuivie jusqu'au 6 février 1991, elle a duré 21 mois. (L'instruction porte également contre Gustave Ketteler, associé de Maltais, pour faux et tenues irrégulières de comptabilité.)

Le 10 décembre 1988, Pierre Maltais est écroué à la prison de Bruxelles, Saint-Gillie. Il restera 4 mois en prison. Par peur d'être empoisonné, il fait une grève de la faim.*

Curieusement, la justice belge, qui lui a reproché des faits graves et est consciente des risques de fuite, le fait libérer [à la demande de certains soutiens ?] et expulser vers les Pays-Bas à la demande de l'autorité administrative.

En Finlande : accueil et expulsion.

La secte, sous le nouveau nom de Iriadamant, arrivera ensuite en 1990 en Finlande où le froid vient s'ajouter aux mauvaises conditions de vie. Toutefois, Maltais réussit à infiltrer les milieux écologistes scandinaves et même à se procurer des titres de séjour et à lever des subventions pour financer un programme de recherche interdisciplinaire sur la survie dans les grands froids.

Des associations (cf annexe 3 : Janine Tavernier) dénoncent de nouveau les dérives et la mise en danger des adeptes par la secte, un avis d'expulsion est émis, qui conduit les adeptes à reprendre la route, après deux ans et demi passés en Finlande dans un bus loué par Maltais. Ils fuient vers la Suède, mais, leur permis de séjour étant invalide, ils sont arrêtés, puis relâchés. Ils partent en cavale et se cachent en Italie.

Ecoovie, c'est fini !

Un dernier épisode funeste s'ajoute à cette débandade : les adeptes apprennent par la télévision italienne, la mort d'un des leurs, Gérard Gautier laissé sans soins et abandonné, et réalisent que Maltais leur a menti à ce sujet en prétendant qu'il allait bien ! Désespérés, ils comprennent qu'ils ont été dupés et qu'ils ont perdu des années de leur vie. Ils rentrent dans leurs familles.

Plus tard, Maltais sera rattrapé également par la Justice dans le cadre d'un procès pour pédophilie intenté au Canada où il s'est réfugié en 1995 avec quelques fidèles ; sentant le vent tourner, une nouvelle fois il va fuir et s'installer au Nicaragua où il décède en 2005.

Conclusion

Maltais a néanmoins réussi à sévir pendant de nombreuses années à la tête d'une secte installée dans une ville tranquille de banlieue parisienne, multipliant les arnaques et maintenant ses adeptes sous contrainte physique et psychologique.

Ce qui frappe, c'est la difficulté qu'ont eue les habitants et les élus de la ville (archives Noisy-le-Grand) à percer à jour les desseins de cet individu malsain mais malin et manipulateur.

Aujourd'hui on peut se poser la question, non pas qu'est-ce que les autorités auraient pu faire ou qu'est-ce-que nous pourrions faire si nous étions les témoins de ce genre de dérive car MIVILUDES (Mission Interministérielle de Vigilance et de Lutte contre les Dérives Sectaires) et UNADFI (Union Nationale des Associations de Défense des Familles et de l'Individu) sont connues de tous, mais plutôt pourquoi, depuis les années 90, on n'a cessé de parler, d'écrire, de faire des films au sujet de ce gourou mort depuis dix ans ? On peut citer par exemple, en novembre 2023, la série documentaire « Gaïaland » sortie par Arte et en janvier 2024, sur France inter, l'émission « *Affaires sensibles* » « *la secte Ecoovie à Noisy-le-Grand* (Annexe 2). Est-ce dû au fait qu'il n'a jamais été condamné ? ou que son histoire sert de mise en garde contre les dangers des sectes ? Agir sur le terrain, informer, débattre, c'est ce que fait l'Association Noiséenne de lutte contre les sectes depuis l'année 2000.

N'oublions pas l'association de Riel Maltais, le fils cadet de Pierre Maltais, « *Terre des Jeunes* » dont l'organisation est calquée sur celle d'Ecoovie, avec un objectif également écologique, ce qui peut sembler une survivance, une trace inquiétante : « *Affaires sensibles.* »

Jacqueline Brouant

ANNEXE 1 – ÉLÉMENTS DE BIOGRAPHIE

Biographie de Pierre Maltais : le fondateur.

1937 : naissance au Québec le 27 janvier à East Angus de Pierre Joseph Maltais, dans une famille québécoise catholique de souche française.



Certificat de baptême de Pierre Maltais

Il passe toute son enfance au Québec où il fréquente le mouvement scout. Il semble avoir fait de bonnes études. Il fait un séjour dans la région de Gaspésie d'où il revient avec une fascination pour le mode de vie des Indiens et se dira par la suite « *amérindien de la tribu Micmac* », et prétend être un des derniers initiés. « *J'ai accès à certains aspects de la connaissance auxquels plus personne n'a accès* ».

1969 : Il a 32 ans. Il doit collaborer avec la GRC (Gendarmerie Royale du Canada) qui a depuis longtemps un dossier sur lui. Il se fait appeler « *Piel Petjo Maltest* ».

Soupçonné de militer pour le FLQ (Front de Libération du Québec), il fuit le Canada.

1970 : comme il semble avoir depuis longtemps le projet d'aller en Europe, il s'expatrie en France avec sa famille : sa femme enceinte, Michèle, et ses 2 enfants. Leur 3^e enfant naît peu après mais ne vivra pas. Père et enfants sont hébergés à Paris chez Paul Revillard, un Canadien.

1970 - 1974 : la famille passe de logement en logement menant une vie en quête d'argent. Pierre Maltais s'introduit dans un groupe hippie. Il crée une coopérative de produits bio, Ecoovie, une idée qui va séduire. Il prône le retour à la nature, un végétalisme radical.

1975 - 1976 : le groupe s'organise. Stages et vente de produits sont mis en place dans les coopératives. Ecoovie est créée. C'est juridiquement une société civile coopérative à but non lucratif Ecoovie ou réseau de solidarité (une appellation qui sera ajoutée plus tard).

1976 : le groupe s'installe à Noisy-le-Grand sur les bords de Marne sur un terrain vague comportant deux petites bâtisses au 15 rue Leclère. La tribu vit sous des tipis ou gwams. Les futurs adeptes viennent en stage à Noisy, stages que le chef partage quelquefois, sinon, il vit dans une superbe maison de location avec valet et chauffeur.

1978 voit la constitution d'une société avec Jean-François Penouilh et Patrick Le Coq. Le siège social est le restaurant végétarien « le cheval de Trois », 163 rue du Chevaleret à Paris 13.

1978 : le 26 décembre, Pierre Joseph Maltais disparaît. Menacé ? Critiqué ?

1979 : six mois plus tard, son soi-disant demi-frère apparaît sous le nom de Norman William. Dans la communauté, personne n'est dupe ; Pierre Maltais et Norman Willam sont une seule et même personne.

Après 1979, d'autres associations sont créées. Norman William se fait appeler « Man » par les adeptes.

1982 : 5 janvier, Norman William crée l'Université de la Paix, pseudo structure universitaire située 163 rue du Chevaleret ; structure dont il est le Président ce qui lui permet de s'introduire dans la fédération des Villes Jumelées et d'entrer en contact avec des organismes dépendants de l'ONU, de l'Unesco ...

1983 : il forme des réseaux de solidarité ; magasins et dépôts Ecoovie.

1984 : il se dit président du « *Conseil mondial des peuples, ethnies et minorités* » simple association fondée par Norman William et dont il a rédigé les statuts sous le nom de Maiolin Tiam, les associations fondées en Belgique sont placées sous la dépendance de 2 institutions : le Conseil mondial des peuples et le Centre œcuménique franciscain. Quand il se prétend président du Conseil mondial des peuples il affabule. En fait, il s'est approprié le logo du Conseil mondial pour une assemblée constituante des peuples unis, petite organisation reconnue, elle, par l'ONU.

1984 : 20 mars Il fonde l'Université Itinérante du Retour : UNIR, qui relève de la fédération transnationale des universités nouvelles. Ayant quelques ennuis avec le fisc, Ecoovie est expulsée de la rue du Chevaleret. Alors, pour ne pas ternir son image, Norman William imagine une suite. Pour redorer son blason, il lance la marche du Retour, une façon de vivre en se déplaçant. Une marche qui devait durer 16 ans, jusqu'à l'an 2000, avec pour objectif la survie de la planète ; c'est le début d'un long calvaire pour les adeptes.

1985 : départ pour ce tour du monde à pied ou en radeau.

1986 : le départ de Noisy-le-Grand entraîne la dissolution de l'association de défense des riverains ;(cf article de presse archives Noisy-le-Grand).

1987 : la tribu se fixe un moment en Italie à peine plus d'un an ; le gourou envoie l'ordre de le rejoindre en Belgique ; l'épisode belge se termine en 1988.

1988 : le 9 décembre, Norman William est arrêté en Belgique (*cf entre les mailles de la justice et le rapport du tribunal de Bruxelles). Il est interrogé par le juge d'instruction et placé sous mandat d'arrêt. Il est libéré au bout de quatre mois.

1990 : séjour du groupe au Danemark, en Suède (5 mois en 1990), en Finlande (2 ans et demi). Man trouve un nom de peuple pour le groupe : Iriadamant. Invités en Finlande par l'architecte et photographe Ilpo Okkonen et un professeur de biologie en lien avec l'université d'Helsinki, un accord se fait pour constituer le campement en une attraction touristique en échange de terrain et de provisions ; mais des tricheries sont signalées. Les Iriadamants prétendaient vivre de manière plus organique qu'ils ne le faisaient réellement ; comment récolter et produire dans ces conditions de vie extrême ? Ils ne sont plus les bienvenus. Ils sont expulsés.

1992 : Un nourrisson, peut-être un enfant du gourou, serait mort de déshydratation.

Ne sachant pas où se trouvent leurs enfants depuis trois ans, une délégation de parents se rend en Finlande. Une partie des adeptes quitte le camp ; le financement est coupé !

Janine Tavernier remet les dossiers sur la secte à l'Unadfi.

1993 : printemps 93, les Iriadamants fuient la Finlande, passent aux Pays-Bas et retrouvent l'Italie dans le Piémont. Par la télévision ils apprennent la mort de Gérard Gautier. En recoupant les informations, la vérité éclate. Les adeptes se rendent compte qu'ils ont été manipulés. C'est la fin de leur rêve.

1993 : arrêt de la chambre du Conseil de Bruxelles. L'instruction a duré 26 mois.

1993 : en décembre, Pierre Maltais reçoit un passeport canadien temporaire qui lui permet d'échapper à la prison belge. Cadeau !

Il poursuit ses entreprises sous d'autres cieux !

1994 : en avril c'est la rupture ! Jean-François révèle la supercherie ; les adeptes rentrent dans leurs familles. Histoire de la famille de Bernard Olivier, sa femme Sylvie et ses filles Jade et Cheyenne. (cf annexe 3)

2004 : résidant depuis plusieurs années au Canada, Norman William doit quitter ce pays où il fait l'objet d'une enquête devant le tribunal de la jeunesse du Québec pour accusation de pédophilie. Il fuit au Nicaragua.

2015 : 15 juillet, il meurt au Nicaragua.

2023 : diffusion sur Arte d'un documentaire en 4 épisodes « Gaïaland » ;

2024 : émission de radio sur France Inter « La secte Ecoovie à Noisy-le-Grand » (Fabrice Drouelle « Affaires sensibles »)

ANNEXE 2 – ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE – SOURCES

I - Extraits d'articles de presse ; archives de Noisy-le-Grand

- - *le Matin* 20/08/1985
- - *Influence la renaissance* 19/04/1985
- - *Argus de la presse*, janvier 1986 : Université de la Paix UCUPD Noisy-le-Grand, propagande rédigée par la secte

II - Documentaires télévisés

- « *La tribu et le Gourou* » : série documentaire Gaïaland de Yvonne de Beaumarché - Arte automne 2023.
- « *Le pervers aux cent visages* » : série « devoir d'enquête » de Karl Zéro sur la chaîne 13^e rue, 2009 ; interview de Janine Tavernier.
- « *L'affaire Norman William* » film de Jacques Godbout, producteur Éric Michel 1994 Canada Québec.
- « *L'affaire Norman William* » You tube ONF 20 août 2021.
- « *Ecoovie, Le mic-mac des services secrets* » de Philippe Brewaeys et Jean-Frédéric Delière 1990.
- Chambre des représentants de Belgique, session ordinaire 1996/1997 enquête parlementaire en vue de la lutte contre les pratiques illégales des sectes.
- « *Iriadiamant : on the trails of the Iriadamants* » : article Wikipedia 2023.
- « *Entre les mailles de la justice* » 7/02/2008 radio Canada.
- Le Monde archives : « *Un gourou indépendantiste* ».
- « *Norman William, gourou d'Ecoovie et sa tribu de faux indiens retrouvés en Laponie* » source Bulles 3^e trimestre 1993.

III - Livres

- « *Ecoovie, le mic-mac des services secrets* » de Phippe Brewaeys et Jean-Frédéric Delière 1990 chez EPO Belgique.
- « *Ecoovie, le diable s'est habillé en Indien* » de Dominique Poumeyrol 2021.

IV - Émission radiophonique

« *Affaires sensibles* » France Inter, par Fabrice Drouelle, 15 janvier 2024, « *la secte Ecoovie à Noisy-le-Grand* ».

ANNEXE 3 – LES PERSONNES CLÉS d'ECOOVIE – ADEPTES et NON ADEPTES

Les adeptes

Michel Tavernier : sexagénaire, directeur des écoles techniques de Paris. Séduit par la vie dans cette communauté, il pense à vendre sa maison pour la donner à la communauté et veut mettre ses connaissances scientifiques au service de Norman William et prend le départ de la marche du Retour. Il abandonne la marche et rentre à Paris. Le 15 juillet, sa femme Janine le retrouve à la gare Montparnasse amaigri pesant 43 kilos « une loque »

Laurent André : Jean André rattrape le groupe de la marche du Retour à moto et récupère son fils Laurent 1 m 85, 85 kilos, qui est hospitalisé dans une clinique et risque l'amputation d'une jambe. « Il risquait l'amputation de la jambe gauche, gangrène et compagnie ; il fouillait sur les tas d'ordures pour essayer de vivre avec les détritrus. »

Gérard Gauthier explique : « *j'allais en fac, j'étais paumé* ». Il est étudiant en architecture. Il se retrouve en Finlande, affaibli, affamé. Son état inquiète ses amis qui veulent le ramener chez lui aux Pays-Bas. Ils le déposent anonymement à la porte d'une clinique où il meurt. Mort qu'ils apprennent par hasard en Italie, dans une émission de télévision, alors que le gourou leur envoie des nouvelles encourageantes de Gérard « *qui va guérir grâce à ses médications et va les rejoindre* ». Un an plus tard, les parents de Gérard se rendent en Suède et rapatrient le corps de leur fils mort de malnutrition comme l'atteste le rapport d'autopsie.

Germaine, en Finlande, ne reconnaît pas ses parents, parle un langage incompréhensible, les yeux complètement hagards ; « *J'utilisais un mot micmac qui voulait dire dehors* » raconte-t-elle ensuite.

Gilles Bénard : très malade mais interdiction d'appeler les secours. L'homme meurt. Ordre est donné de l'enterrer sans prévenir ni la famille, ni les autorités. Il sera déterré et brûlé quand Norman William apprend qu'un camp de vacances doit être construit sur l'emplacement de l'ensevelissement.

Giska : Un enfant de trois ans est désigné par Norman William comme un futur chaman ; le gourou organise une séance d'intronisation, se rend seul dans son tipi. Tous entendent alors un cri aigu, effrayant. L'enfant n'est plus jamais le même par la suite « comme ailleurs » ; Il meurt peu de temps après. Les autorités, prévenues, concluent à une mort subite du nourrisson !

François Ollivier accuse : Il est membre de la secte depuis 1979. Norman William est homosexuel et pédophile. Il justifie les rapports pédophiles « *quand on a passé la puberté vers 11-12 ans on est adulte* ». François Ollivier dit encore « *moi, j'ai eu de la chance, ça s'est passé vers mes seize ans* ».

Maryse et Jean-François : Ils expliquent que le gourou interdit les rapports hétérosexuels. Les naissances sont contrôlées. Il organise des séances d'insémination. « *Il avait le don de la parole, c'était mieux que la télé on était captivés, c'était du vrai* ».

Bernard Olivier et sa compagne Sylvie Verdeil. Adeptes pendant 13 ans, décident de tirer un trait sur leur passé lors de la rébellion en Italie. Bernard devient chauffeur d'autocar à Orègue (64). Le couple donne naissance à deux petites filles : Jade et Cheyenne.

En juin 2002, cinq ans après leur installation, Bernard rentre chez lui et trouve porte close et domicile vide. Il alerte la gendarmerie qui ouvre une enquête et finit par apprendre que Sylvie s'est envolée avec les 2 fillettes pour le Québec. Les trois personnes sont repérées et localisées dans la maison du gourou à Sainte-Anne-des-Plaines ; mêmes tipis, mêmes pratiques et cérémonies. Les policiers récupèrent 7 enfants dont Jade et Cheyenne ; en novembre 2002, Bernard Olivier récupère ses filles et le tribunal de Bayonne lui accorde l'autorité parentale ; Sylvie sera extradée et jugée en France.

Les non-adeptes

Michel Toujas : adjoint de Norman William et faussaire. Gérant de Famille Assistance. Lui aussi « Franciscain ». Trésorier-gestionnaire de Ecoovie en France et en Belgique.

Gustave Ketteleer : citoyen belge ; mêlé à de nombreuses affaires douteuses, escroc international ; il fonde avec Man une ASBL (Association Sans But Lucratif) : « co-eur » il conseille Man pour l'acquisition d'une société « standard pacific bank ». Débute ainsi l'affaire des traites indonésiennes.

Janine Tavernier (1937-2018) : 20 ans de lutte contre les sectes. Elle adhère à l'UNADFI en 1984 suite à l'adhésion de son mari à la secte Ecoovie pendant 4 années. Le 15 juillet 1988, elle est interviewée dans une émission d'Antenne 2 qui diffuse un reportage d'investigation sur Ecoovie par Jacques Cotta et Pascal Martin. Elle se rend en Finlande avec une délégation. « *Quand il fait -20 ou -30 degrés, trouver des herbes et des graines, ça va être catastrophique, alors on y va. On les a retrouvés dans le grand Nord, ça a été une rencontre très difficile. C'était la preuve qu'ils étaient prisonniers de la secte* ».

Elle devient présidente de l'UNADFI de 1992 à 2001. Son action permet à l'opinion publique de prendre conscience des problèmes de sectes : Waco, Aum au Japon, Ordre du Temple solaire, Krishna (antenne à Noisy). Elle a été nommée chevalier de la Légion d'honneur.

Ilpo Okkonen et sa femme Seija, début des années 90 en Finlande, ont été très proches de Maltais jusqu'à l'expulsion du groupe. Photographe, graphiste, architecte, éditeur de livres, Ilpo a raconté l'histoire dans une série d'émissions de radio en Finlande.

Erkki Pulliainen : député de la ligue verte finlandaise et biologiste. Il aide à trouver un financement universitaire.

LES ITALIENS À NOISY-LE-GRAND

2^e PARTIE : DES ANNÉES 30 À LA FIN DES ANNÉES 60

La crise économique

Chômage et insécurité

L'ensemble de la population italienne et d'origine italienne de Noisy-le-Grand passe de 226 personnes en 1931 à 295 en 1936, l'accroissement est dû surtout à la natalité. Dans le même temps, le nombre d'Italiens stagne, il passe de 213 à 214. À l'échelle du pays, leur nombre décroît de 808 000 en 1931 à 721 000 en 1936.

La crise a entraîné la fermeture des frontières. Les Italiens émigrent toujours car la crise est encore plus dure chez eux sous la dictature mais ils rencontrent plus d'obstacles. Les papiers qu'ils doivent posséder pour être en règle sont pour eux une obsession. Ils sont mis en demeure de pouvoir toujours tout justifier, leur travail, leurs déplacements, leur présence. Certains parviennent à travailler plusieurs années clandestinement comme M. Fabris et bien d'autres, mais ils risquent toujours de se faire reconduire à la frontière.

M. Fabris : « *Je suis arrivé en France en 29, je suis resté deux ans sans papiers. J'ai toujours travaillé pendant ce temps. Les policiers venaient sur les chantiers voir s'il n'y avait pas des étrangers pas en règle. J'étais obligé de me cacher. J'ai demandé la naturalisation.* »

César Besozzi : « *Il y avait beaucoup d'Italiens au plateau d'Avron. S'ils roulaient à vélo sans catadioptré et qu'ils étaient arrêtés par les gendarmes, c'était fini. Ils étaient expulsés. On ne plaisantait pas à ce moment-là.* »

Depuis la loi du 10 août 1926, le travailleur immigré doit posséder une carte d'identité liée à son activité professionnelle. La profession mentionnée doit être respectée par les employeurs. La crise rend plus difficile l'obtention de cette carte et sans carte, c'est l'expulsion. Les étrangers qui sont en France depuis moins de deux ans ne peuvent faire renouveler leur carte. Les autres peuvent le faire pour onze mois maximum. « *Aucune exception n'est prévue, ni les parents d'enfants français, ni les étrangers installés de très longue date, ni les réfugiés politiques.* »¹

François Cavanna : « *Un jour le gouvernement s'avisa, pour lutter, qu'il disait, contre le chômage, de renvoyer chez eux tous les immigrés c'est-à-dire tous les ritals, à part eux, en fait d'immigrés, il n'y avait pas grand monde par nos banlieues [...] Il commence à en partir pas mal. Des familles dont les gosses ne parlaient que le français, les parents s'efforçant de ne pas parler italien entre eux pour ne pas embarrasser la tête aux petits, qu'ils ont « déjà » assez de mal comme ça d'apprendre « oune » langue.* »²

En 1935, il y a plus de départs que d'arrivées, des drames qui touchent avant tout Polonais et Italiens. Des réactions xénophobes ont lieu. On réclame des lois pour protéger la main d'œuvre nationale. La loi du 10 août 1932 fixe par profession et par région la proportion d'étrangers dans les entreprises. Le nombre de chômeurs en France est de 17 000 en 1930, 45 000 en 1931, il atteint 260 000 en 1932 et dépasse 400 000 en 1935.

¹ Pierre Milza et Marianne Amar, op. cité

² François Cavanna, op. cité.

Dans les délibérations du conseil municipal de Noisy-le-Grand du 8 août 1931, le maire envisage la création d'une caisse de chômage. « *La commune, qui se trouvait dans l'impossibilité de créer une caisse de chômage parce que ne comptant pas 5 000 habitants en a, d'après le recensement de mars 1931, plus de 6 000 et Monsieur le sous-préfet, à la suite de la demande qui lui a été faite, a fait connaître que les instructions préfectorales de 1927 sur le chômage sont remises en vigueur et que notre commune peut constituer un fonds de chômage. Le nombre de chômeurs est évalué à 50.* »³

Le nombre total d'étrangers diminue à Noisy : 437 en 1931, 365 en 1936. Les Italiens sont aussi frappés par le chômage. Dans une lettre du 21 janvier 1935, Edoardo S. est noté en chômage depuis le 12 novembre 1934.

Certains Italiens ne s'inscrivent pas au chômage.

Mme Janin : « *Papa n'a jamais été inscrit au chômage, il aurait eu honte. Il y a eu une période où il n'avait pas de travail mais il ne s'est pas inscrit au chômage, il ne voulait pas être assisté, il était trop fier. Il ne voulait pas avoir besoin de l'autre.* »

Le vieux noyau de la communauté italienne et d'origine italienne (épouses et enfants français, familles naturalisées) reste malgré la crise. En 1931, sur les 226 personnes qu'elle compte, 202 sont des nouveaux venus, dont les enfants nés depuis le recensement précédent, et 24 sont là depuis cinq ans au moins.

En 1936, sur 295 personnes, 192 sont des arrivants et 103 ont passé les années de crise à Noisy-le-Grand. 123 ont quitté la commune depuis 1931. Certains vont chercher fortune ailleurs, d'autres rentrent au pays où ils trouvent une misère plus grande et quand ils veulent revenir en France, les portes sont fermées.

Ceux qui restent continuent à travailler tant bien que mal. La loi des quotas d'étrangers dans les entreprises est souvent contournée, les employeurs continuent à embaucher des travailleurs italiens. Les milieux patronaux étaient hostiles, au moins au début de la crise, au contingentement et au refoulement des étrangers. Les travailleurs italiens exécutent des travaux que les ouvriers français délaissent, leur savoir-faire est apprécié et ils ne sont pas facilement remplaçables.

M. Barra : « *Dans le bâtiment, le patron embauchait plutôt des Italiens que des Français.* »

À Noisy, les petites entreprises du bâtiment italiennes tentent de résister. Cavanna écrit : « *débaucher un compagnon pour manque de commandes, c'était quelque chose comme le déshonneur. C'était aussi condamner à crever de faim un ami d'enfance, la plupart du temps un ami, un cousin, un oncle.* »⁴

D'après le nombre de patentes relevées dans le secteur du bâtiment dans les années 30 à Noisy, on compte 55 entreprises en 1930, autant en 1935 et 52 en 1939. Le nombre de maisons qui était de 1 549 en 1931 atteint 2 782 en 1936. Le secteur de la construction à Noisy est toujours actif dans la première moitié des années 30.

Compte tenu des naturalisations, la communauté italienne s'enracine. Périodes de travail et périodes de chômage alternent mais la situation est encore plus désespérée en Italie.

L'orphelinat de Noisy-le-Grand, un symbole de l'immigration italienne

Dans ces années de crise économique, l'orphelinat italien va jouer un rôle important par l'aide apportée aux familles en difficulté. S'il est destiné avant tout aux orphelins, il accueille aussi les filles des familles italiennes en détresse. Les locaux de l'orphelinat italien sont aujourd'hui ceux de l'école privée Françoise Cabrini tenue par une congrégation française.

³ Conseil municipal du 8 août 1931, Archives municipales

⁴ François Cavanna, op. cité.



Inauguration de l'orphelinat en présence de l'ambassadeur (coll. C. Lassarat)

Une religieuse italienne, employée à la maison de retraite italienne, raconte qu'elle était enfant à Noisy avant la guerre. Elle était d'une famille de trois enfants, originaire du Frioul : *« Mon père était menuisier. Il était d'Udine. Il habitait près de Cambrai puis il est venu à Noisy. Ma mère était malade, mon père travaillait, il ne pouvait pas s'occuper de nous alors j'ai été mise à l'orphelinat avec ma sœur. Ma mère est morte après. La mère supérieure s'appelait Pisoni.*

L'école, c'étaient des pavillons en bois, il y avait trois classes. On apprenait l'italien, les cours étaient en italien. Les enfants qui apprenaient le français le faisaient avec un professeur extérieur jusqu'au certificat d'études. »

Les effectifs de l'orphelinat sont de 126 orphelins, garçons et filles, et 17 religieuses en 1917, 139 orphelines et 24 religieuses en 1926, 151 orphelines et 21 religieuses en 1931 et 140 orphelines et 21 religieuses en 1936.

Dès après la Première Guerre, l'orphelinat héberge un grand nombre d'orphelins italiens qu'il scolarise et aussi des enfants qu'il reçoit provisoirement pour aider les familles à faire face au chômage ou à la maladie.

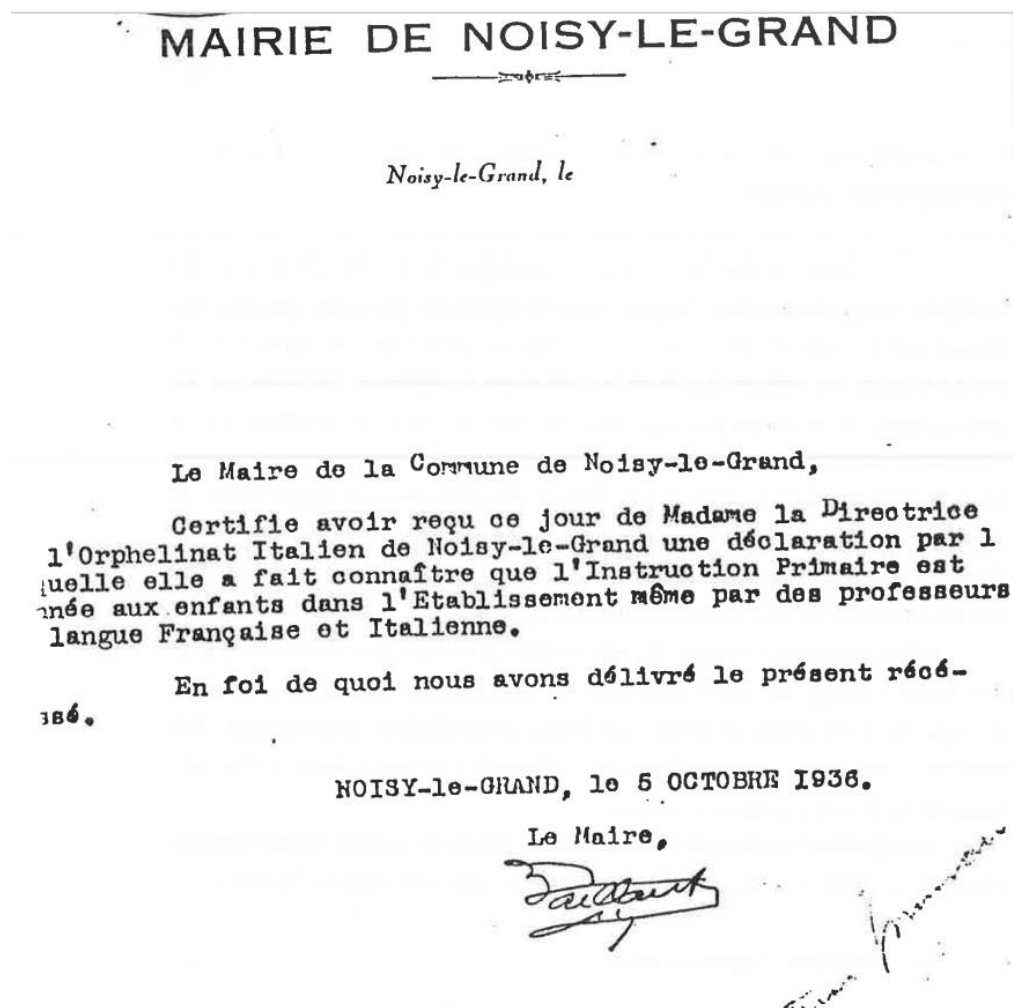
Mme Janin : *« Mon père a été opéré de l'estomac vers trente ans, ma mère a eu un phlegmon sur le bras. Ils se sont retrouvés tous les deux à l'hôpital et nous nous sommes retrouvées toutes les deux à l'orphelinat, ma sœur et moi. Il y avait une sœur très gentille qui donnait des cours d'italien. On est restées quinze jours seulement, je ne m'y plaisais pas du tout. On avait une tante à Paris qui venait nous chercher le dimanche. Maman est venue nous chercher à l'orphelinat où on était internes. »*

L'orphelinat est dans la région parisienne, voire en France, la seule institution italienne qui ait un fonctionnement satisfaisant et la seule à assurer aux enfants un enseignement en langue italienne. Les autres écoles du soir que le gouvernement fasciste tente d'implanter en France dans le souci de protéger l'italianité des immigrants sont très peu fréquentées.

Les orphelines reçoivent une instruction complète en langue italienne conforme aux programmes italiens, en langue française pour celles qui le désirent en plus, et une formation spécifique. Après le certificat d'études, elles reçoivent un enseignement professionnel assuré par les religieuses qui leur apprennent la couture, la broderie.

À partir de 1927, la Direction Générale des écoles italiennes à l'étranger accepte de subventionner l'activité scolaire de l'orphelinat conforme aux programmes en vigueur en Italie.⁵ Cette décision du gouvernement fasciste s'inscrit dans une volonté d'encadrement religieux étroit, dans une politique de défense de la culture et de la langue italienne et dans une lutte contre l'intégration de ses émigrés à l'étranger.

Dès 1926 il y a 139 orphelines à Noisy. L'orphelinat donne la mesure de la détresse de la population italienne. L'enseignement prodigué par les religieuses reçoit les louanges du consulat italien : « *L'institution scolaire en question, écrit le consul d'Italie en 1927, donne des résultats pleinement satisfaisants, en sorte que cette année encore plusieurs jeunes filles de l'orphelinat ont reçu un prix du Comité des écoles.* » et le consul Gentile indique en 1928 que l'orphelinat est en mesure de placer ses élèves dans une maison de confection parisienne une fois leurs études terminées. Il dit avoir pu constater de visu lors d'une visite à Noisy-le-Grand « *la manière vraiment efficace avec laquelle l'enseignement [était] donné par les Sœurs missionnaires du Sacré-Cœur.* »⁶



Lettre à la mairie : l'instruction des orphelines

⁵ Laurent Couderc, op. cité.

⁶ Laurent Couderc, op. cité.

L'orphelinat a aussi un rôle de regroupement de la communauté italienne. Dans son enceinte, une chapelle ouverte au culte le dimanche est fréquentée par les Italiens de Noisy.

M. Barra : « *On allait à la messe chez les Sœurs Cabrini. Après on est allé à celle rue Rouget de l'Isle.* »

Mme Janin : « *On allait à la messe chez les Sœurs italiennes. Elles chantaient bien, il y avait les orphelines qui chantaient.* »

Mme Linossi : « *Nos grand-mères allaient à la messe chez les Sœurs italiennes, comme les Valle, et nous, les petites-filles, on allait à la messe ensemble [...] L'orphelinat organisait des fêtes à Noël ; au mois de Marie, on nous mettait une couronne de roses sur la tête. On se retrouvait surtout entre Italiens. Je me souviens d'un réveillon. Notre bande d'Italiens avait fêté le réveillon chez nous, les parents étaient sortis. Sur le coup de quatre heures, on est allés chez tous les Italiens du coin [de la rue de la Tranchée]. Puis on s'est dit : bon, on va à la messe maintenant. Il y avait Claude, le seul Français. On est allés chez les Sœurs italiennes. À la messe, on dormait.* »

La chapelle est un lieu de rencontre des Italiens. Ceux de la rue de la Tranchée (aujourd'hui Stalingrad), de la rue des Bleuets (du lotissement Bellevue) vont plutôt à l'église Saint- Sulpice, plus proche.

L'orphelinat italien vit essentiellement, ainsi que l'indique la mère supérieure dans une lettre du 3 juin 1938 adressée à la mairie, grâce aux aides de la colonie italienne de Paris, mais surtout grâce aux dons des émigrés d'Amérique.

La Seconde Guerre, inquiétude et désarroi

Exode et chômage

La Seconde Guerre mondiale vient interrompre le processus d'assimilation des étrangers, jetant la communauté italienne dans un grand désarroi. Ceux qui sont restés malgré la crise suivent avec inquiétude l'évolution de la situation internationale, se demandant quel sera leur sort en cas de conflit entre la France et l'Italie. La lettre retrouvée d'une mère à sa fille et son gendre qui lui ont écrit pour lui demander des renseignements d'état civil en vue de leur naturalisation en témoigne : « En ce qui concerne les soucis mondiaux, n'y pense pas, pense à ton mari qui t'aime et alors tu seras toujours heureuse. »⁷

Après l'invasion de la Pologne par les troupes allemandes le 1^{er} septembre 1939, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne le 3 septembre. L'Italie est encore neutre par rapport à la France bien que Mussolini et Hitler aient signé le Pacte d'Acier le 22 mai 1939.

Dès l'entrée en guerre de la France en septembre 1939, de nombreux Italiens s'engagent dans l'armée. Au 15 septembre, il y a 15 000 volontaires italiens : croisade contre le fascisme, défense de la démocratie, gratitude envers leur patrie d'adoption ? La formation de « légions garibaldiennes » regroupant des Italiens est envisagée par le gouvernement Daladier.⁸

Le 5 juin 1940, le front reconstitué sur la Somme et sur l'Aisne est rompu. Le 10 juin, alors que la France est vaincue par l'Allemagne, l'Italie lui déclare la guerre en même temps qu'à l'Angleterre. Le 22 juin, l'armistice est signé avec l'Allemagne et les troupes allemandes occupent la moitié Nord de la France.

Dans cette position d'ennemis à l'intérieur même du pays d'accueil, quel est le sort des Italiens ? Comment traversent-ils cette période de conflit ?

Les Italiens restés à Noisy après le déclenchement de la guerre semblent avoir partagé le sort de leurs voisins français. La préoccupation essentielle est de survivre.

⁷ Dossiers de naturalisation, Archives municipales.

⁸ Pierre Milza et Marianne Amar, op. cité

Une partie des Noiséens a quitté la commune, prenant les routes de l'exode. Les habitants sont 7 050 au recensement de 1936. Leur nombre est estimé à 7 400 au 1^{er} août 1939 dans une enquête publiée en septembre 1940 par la Feldkommandantur de Versailles et ils ne sont plus que 5 700 recensés par les autorités allemandes le 1^{er} août 1940⁹. 1 700 Noiséens auraient alors quitté la commune, peu reviendront avant la fin des hostilités. En avril 1943, Noisy ne compte que 5 900 habitants.

La communauté italienne de Noisy a également chuté, on le sait d'après le recensement de 1946 qui compte 121 Italiens contre 214 en 1936. L'ensemble de la population concernée, Italiens et Français d'origine italienne (enfants et adultes naturalisés), épouses françaises d'Italiens, passe de 365 en 1936 à 257 en 1946. Près d'un tiers de la colonie italienne a quitté Noisy. Certains sont rentrés en Italie, d'autres sont allés vers la zone libre, comme leurs voisins français, pour rejoindre des parents, des connaissances.

Mme Janin : « *Pendant la guerre, Mussolini a rapatrié les Italiens. Ma tante est rentrée avec mon oncle, le frère de mon père. Ils avaient trouvé du travail à Montreuil, mon père travaillait sur Paris. J'avais cinq, six ans lors de la guerre, on a pris la route, on est allé à Orléans. Je vois Orléans brûler, les boutiques incendiées, les gens qui pillaient, je me rappelle que j'enjambais des corps, j'ai dormi dans des fermes.* »

M. Fabris : « *On est partis de Chartres à Toulouse en vélo. À Toulouse, il y avait mon oncle, ma tante, mon cousin. Ma mère y était avec ma sœur et mon beau-frère. On a habité dans la maison de mon cousin.* »

M. Barra : « *Pendant deux ans, j'étais à Tours, pendant la débâcle, l'exode. Pendant la guerre, ma femme et ma fille étaient à Paris, moi j'étais à Tours, j'ai dû aller les chercher. Quand je suis rentré de Tours, le patron, qui était démobilisé, est venu nous chercher. Puis les Allemands avec la police française sont venus nous arrêter, soi-disant qu'on était des communistes, parce qu'on travaillait et qu'on n'aurait pas dû.* »

En effet en août 1940 est rétablie la loi de 1932 sur les quotas de travailleurs étrangers dans les entreprises qui avait été suspendue en janvier 1939 face aux besoins d'une guerre qui s'annonçait. Au début de l'occupation allemande, la loi est remise en vigueur, le chômage est important et les étrangers sont les premiers touchés.

L'enquête de la Feldkommandantur note dans la liste des industries de Noisy que l'usine de caoutchouc Lick-et-Paramount qui occupait 150 ouvriers au 1^{er} août 1939 n'en occupe plus que 10 au 1^{er} août 1940 ; la fabrique d'« articles de Paris » Boinay (système pour cravates, baleines en celluloid) située sur la route de Bry passe de 25 à 15 ouvriers, l'établissement de menuiserie métallique Vivinis, rue Carnot, qui employait 8 ouvriers n'en a plus qu'un seul et les usines Lick et Vivinis sont fermées au jour de l'enquête en septembre 1940.

La même enquête dénombre 227 chômeurs pour une population active d'environ 2 200 personnes (2 259 personnes exerçant une activité professionnelle sont recensées en 1944). Un dixième de la population active de Noisy se retrouve au chômage. Parmi les chômeurs, 80 sont touchés par les licenciements de l'usine de caoutchouc, 32 travaillaient dans l'industrie métallique, 21 dans le bâtiment et les travaux publics et 42 étaient manœuvres.

Après la déclaration de guerre de Mussolini, le gouvernement français décide de mettre un certain nombre d'Italiens dans des camps. Ce sont souvent des antifascistes ou de pauvres bougres qui sont enlevés à leur famille. Cela ne semble pas s'être produit pour les Italiens de Noisy, cependant pour certains d'entre eux cette crainte était présente.

Mme Janin : « *On a eu des problèmes quand Mussolini a déclaré la guerre à la France. Mon père pleurait, il disait : « Maintenant ils vont faire comme pour les Juifs, ils vont nous mettre dans des*

⁹ Enquête de la Feldkommandantur de Versailles, septembre 1940, Archives municipales.

camps ». Maman disait toujours : « Les Français sont très gentils ». Par contre pendant la guerre, il y en avait qui refusaient de donner la nourriture parce qu'on était italiens. Mais au contraire, je me souviens de Mme Chauvin qui vendait des œufs et du lait, elle disait : « Moi je m'en fiche que vous soyez français ou italiens ». Moi j'ai vu pleurer maman quand Mussolini a déclaré la guerre. Mon père est allé travailler en Allemagne, sûrement obligé. »

M. Fabris : *« Ma mère est rentrée en Italie en 1940. Ma sœur a voulu rentrer en Italie, ma mère est rentrée avec elle. »*

Ils deviennent ennemis de la France. Cette situation nouvelle est pour eux source d'angoisse et de tension avec leurs voisins français.

Mme Linossi : *« Mes parents ont souffert du racisme pendant la guerre, on était les sales ritals. Ce n'est qu'après la guerre qu'on ne nous a plus rien dit. »*

Mme Barra : *« Avec la guerre, il y a eu la haine avec les Italiens parce que l'Italie était contre la France, c'était une grosse bêtise. On sentait bien cette haine alors, moi j'étais mal vue là où je travaillais. Mussolini n'aurait pas dû se mettre contre la France. Ils nous disaient : « Vous nous avez bombardés ». Moi je disais : « Moi je ne t'ai pas bombardé, j'étais ici avec toi. »*

Cependant c'est un Français, M. Desportes, qui propose à M. Barra de venir à Noisy bêcher son terrain que les Allemands voulaient prendre.

Certains Italiens sont mobilisés et doivent rejoindre l'Italie.

M. Manna : *« Je ne vais plus en Italie depuis 1946 et je me refuse à y aller, j'en ai tellement bavé pendant la guerre en Italie. J'étais italien en 40, l'Italie m'a rappelé en 42 sous les drapeaux, j'ai dû partir et laisser ma femme et ma fille, j'étais soldat à Trieste mais je n'ai jamais été au front [...] Ma femme est venue me rejoindre en 43, sans parler un mot d'Italien, avec ma fille de 18 mois. Le 8 septembre 43, c'est l'armistice en Italie. Ma femme est arrivée le 25 juillet 43, le jour où Mussolini a été arrêté. Je n'étais donc plus soldat. Mussolini avait créé la République de Salò et avait appelé les Italiens sous les armes mais les Allemands ont décidé que la zone de Trieste était sous leur autorité. Les Allemands m'ont alors donné le choix entre travailler pour l'entreprise Todt [organisation au service de l'Allemagne] ou m'engager dans l'armée allemande. J'ai choisi Todt. Il y avait des entreprises italiennes qui travaillaient pour la Todt ; c'était une entreprise sous-traitante où j'ai travaillé. Ils ont fait des fortifications entre Trieste et Udine, des blocs de ciment sur l'Isonzo. Mes parents sont toujours restés italiens, ils sont restés en France pendant la guerre, ils n'ont eu aucun ennui en France. »*

En zone occupée, des Italiens participent à la Résistance aux côtés des Français dans les groupes FTP-MOI (Francs-tireurs et partisans Main-d'œuvre immigrée) composés d'étrangers, notamment en région parisienne où cinq Italiens du groupe Manouchian (l'Affiche rouge) sont fusillés au mont Valérien, en Lorraine où ils sont très nombreux et dans la région de Toulouse.

Mme Zamolo : *« Moi je lui ai interdit les idées communistes, du temps des Allemands il collait des affiches, il vendait le journal communiste, il donnait des prospectus. Moi je lui ai dit : « Un jour ils vont te tirer une balle. » [...] La guerre était presque finie, un gendarme est venu un soir. J'ai dit qu'il travaillait pour les Allemands, j'ai dit : « Vous savez, les maçons, un jour c'est à un endroit, un jour c'est à un autre, je ne sais pas où il est aujourd'hui. »*

Mme Linossi : *« Mon père a été réquisitionné par les Allemands. Comme il ne voulait pas partir, un docteur lui a dit qu'il devait se faire arracher les dents, à ce prix-là il ne partirait pas car on ne prenait que les hommes en bonne santé et lui, sans dents, aurait été refusé pour le STO [Service du travail obligatoire]. C'est ce qu'il a fait. Il n'est pas parti et il est entré dans la Résistance, peut-être par haine du fascisme. Je me souviens, ma mère n'aimait pas Mussolini. Il a toujours gardé son papier de résistant, il n'en a jamais fait état. »*

Les réquisitions allemandes

Les autorités allemandes réclament la liste des étrangers dans un but de contrôle et aussi de recrutement de main d'œuvre étrangère pour l'entreprise Todt qui édifie les fortifications de la côte atlantique. 11 000 travailleurs étrangers sont utilisés en 1941 par Todt, 37 000 supplémentaires y sont affectés en 1942. La même année, les Allemands demandent aux autorités françaises la copie de tous les fichiers d'étrangers résidant en France et les Italiens sont officiellement soumis à l'obligation du Service du travail obligatoire (STO) en novembre 1943, après la capitulation de l'Italie le 8 septembre.¹⁰

En février 1944, la Feldkommandantur de Saint-Cloud réclame la liste des entreprises de Noisy-le-Grand par commissions mixtes¹¹. Les artisans et commerçants de Noisy ont à remplir des questionnaires qui sont à retourner dans un délai de cinq jours.

Sur 186 entreprises, 10 sont italiennes : 2 maçonneries, 2 menuiseries, 2 épiceries-buvettes, 2 cafés-restaurants, 1 commerce de tissus, 1 brocante. Il n'y a que 2 entreprises de maçonnerie en 1944 alors qu'en 1936 il y en avait au moins 6 et 2 de menuiserie au lieu de 3 certaines en 1936.

La liste ne semble pas complète aux yeux des autorités allemandes. Une lettre du 15 mars 1944 signale qu'il manque plus de 70 entreprises et que le questionnaire doit être impérativement rempli par toutes les entreprises sans exception. La municipalité complète la liste par 24 entreprises, informant que les autres n'existent plus ou bien sont recensées ailleurs. On apprend ainsi que C., entrepreneur italien de maçonnerie, a été réquisitionné pour travailler en Allemagne.

En juin 1944, une circulaire préfectorale avise la municipalité que la Feldkommandantur réclame la liste des étrangers et apatrides âgés de 16 à 60 ans pour les hommes (nés entre le 1^{er} juillet 1884 et le 30 juin 1928) et de 18 à 45 ans pour les femmes (nées entre le 1^{er} juillet 1899 et le 30 juin 1926). Cette liste doit être remise au directeur départemental de la main d'œuvre.

La liste envoyée le 28 juin 1944 donne les chiffres de 121 étrangers, 76 hommes et 45 femmes. Il y a :

- 58 Italiens dont 32 hommes et 26 femmes,
- 19 Belges dont 15 hommes et 4 femmes,
- 9 Arméniens dont 6 hommes et 3 femmes,
- 7 Suisses dont 5 hommes et 2 femmes,
- 5 Russes dont 4 hommes et 1 femme,
- 4 Polonais dont 3 hommes et 1 femme,
- 4 hommes espagnols,
- 3 hommes portugais.

Nous trouvons aussi un Grec, un Tchèque, un Albanais, un Yougoslave, un Finlandais, un Turc, un Autrichien, un Iranien et deux San Marinois. Les nombreuses nationalités présentes à Noisy traduisent l'afflux des réfugiés qui touche la France pendant la guerre.

Sur les 32 Italiens, 8 ont été réquisitionnés pour l'industrie de guerre allemande Todt à Amiens, Cherbourg, au Bourget, au Zentral Ersatzteil Lager à Paris, dans une entreprise sous-traitante de l'aviation allemande à Villiers. Les autres poursuivent leur activité : 1 terrassier à Noisy, 2 cimentiers à Paris et à Sainte-Geneviève-des-Bois, 2 menuisiers à Noisy et à Vincennes, 1 ajusteur à Montfermeil, 5 maçons dont 1 à Villiers, 1 tourneur et 1 câbleur à Paris.

Sur les 26 femmes italiennes, 2 travaillent pour l'industrie de guerre allemande, une à Villiers et l'autre à Étampes, 5 travaillent à l'orphelinat, 12 ne travaillent pas et les autres poursuivent l'activité qu'elles avaient avant la guerre : commerçante, gardienne, vendeuse, femme de ménage.

En mars 1944, les autorités allemandes avaient également réclamé la liste de tous les Français de Noisy dans les mêmes tranches d'âge. Dans cette liste, on note 107 Italiens naturalisés dont une grande

¹⁰ Patrick Weil, Les Italiens et Espagnols en France de 1938 à 1946, Colloque international, 28-29 novembre 1991, Paris.

¹¹ Lettre du 11 février 1944 du préfet de Seine-et-Oise aux maires de l'arrondissement de Pontoise, Archives municipales.

partie était présents en 1931 ou 1936. Au total, en 1944 il y a 165 Italiens ou Français d'origine italienne, hommes et femmes, en âge de travailler et d'être réquisitionnés par les Allemands. 18 ont été réquisitionnés par le STO, soit plus de 10 % de la communauté, pour 205 Français réquisitionnés sur 2 259 du même âge, soit un peu moins de 10 %. Les réquisitions touchent donc autant les Italiens que les Français.

Dans l'ensemble, les Italiens restés à Noisy pendant la guerre ont vécu les événements comme leurs voisins français, peut-être ont-ils été davantage touchés par le chômage. La perception qu'ils ont eue de ces événements en a certainement été différente du fait de leur appartenance involontaire au camp ennemi.

L'état civil enregistre après-guerre la mort de trois Italiens naturalisés français pour la défense de la France : deux sont morts en Allemagne, le troisième à Vernon.

En 2005, les époux Carini, Antonio et Dorina, seront reconnus Justes parmi les Nations pour avoir gardé un enfant juif confié par sa mère. Dorina avait été employée de maison chez les grands-parents maternels de l'enfant, déportés à Auschwitz.¹²

La guerre vécue par les enfants

L'école, cet instrument privilégié d'assimilation, exclut pourtant les enfants étrangers à un moment précis, celui des alertes.

Mme Janin : « Pendant la guerre à Noisy, on ne distribuait pas de masque à gaz aux Italiens, on en distribuait d'abord aux Français. Je me souviens de tous ces enfants masqués et moi je n'en avais pas. C'était en 43. On allait à la cave, là, à l'école, on descendait des marches. C'était un abri. C'était dur pour nous de voir qu'on n'était pas comme les autres. Je n'en ai pas parlé à mes parents, je ne savais pas si c'était la maîtresse ou pas, ou la mairie. »

César Besozzi, fils des gardiens italiens de Michel Simon : « C'est vrai, l'histoire des masques à gaz. Pendant la guerre, quand j'étais môme, on donnait des masques à gaz aux mômes français, pas à nous. Michel Simon nous en a acheté, à moi et à mes parents. D'ailleurs ma femme [italienne aussi] qui était à Paris à l'époque n'avait pas de masque non plus. On avait de la ouate à mettre sur le nez. Les enfants sont vaches, alors ils disaient : oh ben toi t'as pas de masque, t'es rital, tu peux crever.

Après, le mien était mieux que le leur, alors je leur disais : moi, le mien, il est mieux que le vôtre, c'est vous qui allez crever. Remarquez, c'est normal que les masques soient d'abord pour les Français. Les étrangers venaient en France pour travailler, ils n'avaient le droit de rien dire. Mes instituteurs étaient en colère, ils étaient justes. »



Dédicace de Michel Simon à la famille Besozzi

¹² <https://www.ajpn.org/juste-Dorine-Carini-508.html>

L'immigration italienne après la Seconde Guerre à Noisy

Stabilité et francisation de la communauté d'avant-guerre

Après la guerre, des Italiens en quête de travail viennent d'Italie rejoindre des parents ou des amis à Noisy et se mêlent à ceux qui viennent d'autres régions de France pour travailler ou acquérir un terrain. Pour les uns, l'adaptation est à faire, facilitée sur place par le réseau familial. Pour les autres, ce processus d'intégration est largement amorcé et leur installation à Noisy n'est que la fin du parcours.

Le nombre d'Italiens a chuté de moitié après la guerre à Noisy, conséquence des départs et des naturalisations. Le phénomène est analogue pour la France entière où les Italiens qui étaient 721 000 en 1936 sont 450 000 en 1946.

Dans le même temps, c'est la population totale de Noisy qui a aussi baissé, passant de 7 050 en 1936 à 6 808 en 1946. Tous ne sont pas encore revenus de l'exode.

Les Italiens sont toujours le groupe étranger le plus important à Noisy : 47 % des étrangers en 1946, loin devant les Belges, les Suisses et les Polonais, et ils le restent encore en 1954 où ils sont 33 % des étrangers devant les Russes, les Espagnols et les Polonais.

En 1946, la communauté d'origine italienne n'a que très légèrement diminué : il faut tenir compte des très nombreuses naturalisations d'avant-guerre. Les Italiens qui disparaissent en tant qu'Italiens au recensement de 1946 ne quittent pas Noisy, pour la plupart. Au contraire, ils deviennent français et font souche.

En 1946, la communauté d'origine italienne compte 261 membres, Italiens et naturalisés, dont 121 nouveaux venus après-guerre.

En 1936, elle comptait 295 membres. 140 Italiens étaient déjà à Noisy avant la guerre et 155 ont quitté Noisy entre 1936 et 1946. L'immigration est toujours ce brassage continu, les uns viennent tandis que les autres partent mais le vieux noyau noiséen de la colonie italienne reste en place, désormais francisé.

En 1946 s'amorce le renouveau de l'immigration transalpine par un afflux qui vient compenser les départs dus à la guerre vers l'Italie ou d'autres régions de France.

Angelo V. à qui la naturalisation a été refusée parce qu'il avait sa carte du Comité antifasciste et du Secours rouge international a quitté Noisy en 1937 pour ouvrir un restaurant en Meurthe-et-Moselle. On le sait par son dossier de naturalisation. Au recensement de 1946, il a disparu.

Qui sont les Italiens de l'immédiat après-guerre ?

Noisy-le-Grand connaît dans les années d'après-guerre une période de pénurie pendant laquelle sont distribuées des cartes d'alimentation. Nous avons pu consulter celles de 1946, 1947 et 1948 attribuées aux Noiséens français et étrangers et voir qui sont les Italiens présents. Les cartes attribuées aux Italiens en 1946 montrent la présence du noyau ancien d'avant-guerre.

C'est en 1947 et 1948 que nous voyons apparaître de nouveaux venus. Ce sont la plupart du temps des parents, frères et sœurs, cousins ou amis des Italiens de Noisy.

Parmi les nouveaux arrivants, 48 sont italiens, 73 sont naturalisés. Certains viennent directement d'Italie, d'autres aboutissent à Noisy en ayant déjà la nationalité française. Noisy voit une importante arrivée de Français d'origine italienne pour qui l'intégration est un fait acquis. Leur nombre l'emporte sur celui des Italiens récemment immigrés.

Les recensements d'après-guerre ne permettent plus de retracer les parcours migratoires d'après les lieux de naissance des enfants, qui ne sont plus indiqués, mais nous pouvons supposer que la plupart des Italiens arrivés après-guerre à Noisy-le-Grand n'ont pas parcouru l'itinéraire de leurs prédécesseurs car beaucoup de noms montrent leur parenté avec ceux de Noisy et les témoignages les confirment. Ils sont bien souvent venus directement en région parisienne, à Nogent-sur-Marne, Fontenay-sous-Bois et à Noisy.

Mme Carini : *« Je suis venue après la guerre à Noisy, il y avait déjà mon beau-frère, le frère de mon mari, avant la guerre. Il a été prisonnier pour le compte de la France. On a habité pendant sept, huit ans à la ferme de la Haute maison puis on a construit nous-mêmes le pavillon. En ce temps-là, on n'avait pas beaucoup de moyens. »*

Jacques Vidoni : *« Le premier des Vidoni arrivé à Noisy est Alfeo, comme manœuvre. Il a 2 fils, Roger et Bruno. Mon père, Alfonso, est né en 1907. Il est arrivé en 46 à Noisy. Il est allé au Luxembourg en 1921 à quatorze ans puis en France, à Paris, puis à Dreux où il s'est marié. Il travaillait avec Fabris de Noisy, à Dreux. Le cousin Alfeo leur a dit : « Ne restez pas là-bas à la campagne, venez à Noisy ». Mon père s'est installé avec Fabris à Noisy. »*

Calogero Carubia, d'Agrigente en Sicile, né en 1935 : *« Mon père est venu en France en 46. Son frère était venu en 23, il a été naturalisé avant la guerre, il a fait la guerre pour la France, il a été prisonnier en Allemagne. Il a travaillé à Villiers-sur-Marne chez un patron puis à son compte. [...] Mon père travaillait à Noisy, à Lick, l'usine de caoutchouc qui fabrique des ballons, des jouets, puis à Ivry. Il y allait en bus jusqu'au château de Vincennes et en métro. Il avait deux fois deux heures de transport par jour. »*

M. Barra, qui a émigré dès les années 20 en région parisienne, est venu à Noisy en 1943 : *« On est restés tout le temps à Paris puis pendant la guerre on est venus ici. J'avais un logement rue de la Félicité à Paris XVII^e mais on venait six mois ici à Noisy l'été. Ce terrain, pendant la guerre les Allemands voulaient le prendre. M. Desportes, le propriétaire, qui avait une maison Grande rue, m'a dit : « Si vous voulez, vous pouvez bêcher le terrain, je ne vous demande rien. » Je venais le samedi. On connaissait M. Desportes parce qu'une cousine travaillait chez eux. Ils ont vendu le terrain en 1950, on l'a acheté. En 1950, c'était la campagne, il y avait deux fermes, la ferme Chauvin, la fromagerie. [...] Ici c'était des prés qui allaient jusqu'au Champy. On a commencé la maison en 1951, je la faisais au fur et à mesure. J'ai toujours travaillé dans Paris, enfin j'allais aussi en déplacement. »*

En 1954, la communauté italienne connaît un afflux de nouveaux venus. Ils sont 147, la majorité est naturalisée. Les nombreuses naissances dans l'ancienne communauté italienne contribuent aussi à son accroissement : il y a 171 enfants nouvellement arrivés pour un ensemble de 100 familles et seulement 18 hommes célibataires répertoriés. De 1946 à 1954, la communauté italienne, d'après les patronymes, passe de 261 à 564 personnes, alors que dans le même temps la population de Noisy n'augmente que de 53 %. Elle représente 5,4 % de la population.

Le nombre d'Italiens proprement dit (sans tenir compte des naturalisés français) diminue dans l'absolu et relativement. Il passe de 118 à 104 et la proportion d'Italiens parmi les étrangers de 47 % à 33 %. Il faut tenir compte dans cette baisse relative de la présence de 44 Russes accueillis dans une sorte de maison de retraite fondée dans l'entre-deux-guerres à Noisy pour ces apatrides qui ont fui l'URSS.

La communauté d'origine italienne s'accroît, des « troisièmes générations » apparaissent.

D'autre part les naturalisations se poursuivent, naturalisations anciennes comme celle de Louis Fabris qui arrive à Noisy en 1946 mais était naturalisé depuis 1934 ou 1935 à Dreux et naturalisations récentes et vite acquises de ceux qui arrivent comme Italiens dans les années d'après-guerre et qui apparaissent comme Français dans le recensement de 1954.

Calogero Carubia : *« Mon père, Saverio, est arrivé en 1946 pour travailler comme manœuvre. Il a fait venir sa femme et ses enfants en 48 et six ans après il a eu sa naturalisation. »*

Au recensement de 1946, Saverio Carubia n'apparaît pas, ni sa femme ni ses enfants arrivés en 1948. Au recensement de 1954, ils sont français.

Les Italiens qui viennent à Noisy après la guerre savent qu'ils resteront en France. Leurs frères, sœurs, cousins y vivent, déjà français pour la plupart, et ils les rejoignent, prêts à s'intégrer, bénéficiant de filières migratoires expérimentées, d'un réseau d'accueil familial ou villageois.

Jacques Vidoni : « *La filière Vidoni, c'est le travail. Arturo est arrivé quand tout était prêt, après la guerre.* »

Mme Janin dont le père est arrivé en France en 1922 et la mère en 1929 : « *On est venus à Noisy à cause des Mella. Ils avaient neuf enfants, c'étaient des cousins à mon père. On est venus ici car j'avais des problèmes de santé et ici c'était la campagne, on est venus pour le bon air. On est venus parce qu'il y avait les Mella, les Chiaruttini, Garola, Linossi qui habite pointe de Gournay. Il y avait beaucoup d'Italiens pointe de Gournay.* »

Des patronymes nouveaux apparaissent après la guerre. Les cartes d'alimentation de 1947 et 1948 indiquent la ville française d'où ils viennent. La grande majorité viennent de communes proches de Noisy comme Neuilly-Plaisance, Villiers-sur-Marne, Le Perreux-sur-Marne, Nogent-sur-Marne, Fontenay-sous-Bois, Champigny-sur-Marne, quelquefois plus éloignées comme Levallois-Perret, Boulogne-Billancourt, Vitry-sur-Seine, dans lesquelles les Italiens sont très nombreux. Beaucoup d'autres enfin viennent de Paris. Et ils arrivent pour la plupart déjà français.

L'adaptation aux conditions difficiles de l'immigration est déjà accomplie. Elle s'est faite progressivement en d'autres régions de France ou en d'autres communes de banlieue et c'est en bonne voie d'assimilation qu'ils s'établissent à Noisy, conscients qu'ils font désormais partie de la population française.

Les causes de ce nouvel afflux

Après la guerre, la reconstruction du pays et la reprise économique nécessitent une main d'œuvre importante. C'est le point de départ des Trente Glorieuses, années d'expansion économique.

La population de la région parisienne connaît dans les années d'après-guerre une crise aiguë du logement, aggravée par le baby-boom. On cohabite avec les parents, on vit à plusieurs familles dans un logement. La construction pavillonnaire prend un nouvel essor. Noisy qui comptait 3 212 maisons en 1946 en compte 3 950 en 1954 soit une augmentation de 738 maisons en huit ans, presque une centaine par an. Ce n'est certes pas la vague pavillonnaire des années 20 ou 30 mais c'est une reprise nette de l'industrie du bâtiment et des travaux publics qui s'accompagne d'une nouvelle vague d'immigrants italiens venus pour la construction des pavillons.

M. Lorenzi : « *Mon père est arrivé en 50 à Noisy, il a suivi les chantiers de l'entreprise Deschiron, une entreprise de bâtiment et travaux publics. Il a fait les pistes d'Orly pendant la guerre. Deschiron s'est installé à Noisy où il y avait un entrepôt et une cité, des baraquements [...] Mon père a été logé par Deschiron à Noisy à titre gracieux.* »

Les cabanes de jardin se transforment vite en maisons d'habitation, des pavillons se construisent. Les nouveaux lotissements se multiplient, surtout dans la deuxième moitié des années 50. Après la guerre sont créés les lotissements suivants :

- 1946 : Route de Malnoue et Avenue Chilpéric
- 1953 : Parcellement Pelique
- 1954 : Cathala
- 1955 : Castors de la Gare, rue Léo-Lagrange, rue du 26 août
- 1956 : rue de Prague, rue du Clos
- 1957 : rue de la Victoire, Rue Jean-Jaurès
- 1958 : rue Gabriel Péri, avenue Médéric, avenue des Yvris
- 1959 : Champy
- 1960 : Castors des Yvris

C'est pendant cette période de crise du logement aiguë que s'installe à Noisy le camp de l'abbé Pierre. L'abbé Pierre, fondateur des communautés Emmaüs, rassemble à Noisy-le-Grand environ 250 familles sans abri dans le camp du Château de France, rue Jules-Ferry. Ces familles sont logées dans des « igloos », c'est le nom donné aux structures du bidonville. Ce sont des plaques de fibrociment du même genre que les plaques de métro utilisées pendant la guerre pour constituer des abris et qui ont la forme d'une demi-circonférence. Elles sont posées à même le sol. Pas d'eau, pas d'électricité, pas de w-c, pas d'écoulement des eaux usées.¹³



Un « igloo » (coll. H. Teissèdre)

Parmi la population logeant dans ces conditions insalubres et en principe provisoires, se trouvent des familles italiennes : 9 Italiens sont recensés dans le camp en 1955 et 10 familles italiennes, soit 52 personnes, en 1959 sur un total de 268 familles. Aucun des Italiens n'a de lien, semble-t-il, avec d'autres Italiens de Noisy. On a peu de renseignements sur leur origine, à part pour deux familles : l'une est originaire de la province de Mantoue, en Émilie-Romagne, l'autre est arrivée de Tunisie en 1956 et se compose du père, né en Tunisie, de la mère, née en Sardaigne, et de cinq enfants. Le père est monteur métallique. Deux hommes, dont le chef de famille de Mantoue, sont maçons, l'un travaille à Ivry-sur-Seine, l'autre à Rosny-sous-Bois.

Le cas de ces familles italiennes est exceptionnel dans une immigration qui compte la plupart du temps un réseau d'accueil qui fournit souvent un premier logement, même succinct. La famille qui vient de Tunisie a probablement été contrainte de partir par le mouvement de décolonisation.

¹³ Déclaration d'insalubrité du Camp de l'abbé Pierre, Archives municipales

Ces cas montrent, à côté d'une intégration qui apparaît aujourd'hui facile et réussie, le revers de la médaille : les conditions de misère qui attendent les émigrants, les laissés-pour-compte qui n'ont pas eu le bonheur de bénéficier d'un réseau d'entraide.

À côté des Italiens qui viennent à Noisy-le-Grand pour bâtir les lotissements, il y a ceux qui viennent pour acheter un terrain. Ce phénomène qui s'amorçait à la fin des années 30 se confirme dans l'après-guerre.

M. Giacomuzzi, du Frioul, deuxième génération : *« Mon parrain est Fabris, père. Il avait une entreprise de maçonnerie à Noisy. Il a trouvé un terrain pour mon père. Mon père était artisan carreleur pour des patrons au départ, puis à son compte. Il est arrivé en 60 à Noisy. Il était d'abord à Champs en 56, puis à Lagny. Avant il était en Alsace comme carreleur. Il a fait son pavillon. Pour ça, il fallait s'entraider parce qu'il n'y avait pas beaucoup d'argent, on échangeait des services. »*

M. Fabris : *« J'ai construit ma maison dès mon arrivée à Noisy en 45, je travaillais tous les week-ends, je n'avais jamais un jour de repos. J'avais plusieurs terrains à Noisy. »*

M Fabris travaillait à Dreux avec Alfonso Vidoni. Tous deux sont venus à Noisy, appelés par Alfeo Vidoni, arrivé à Noisy en 1932-33 à 18 ans. Ils se sont associés avec Silvio Vidoni, beau-frère de M. Fabri.

Mme Cortinovis : *« Mon mari est venu en 46-47, juste après la guerre. Sa sœur était déjà là, elle travaillait comme bonne dans une famille et elle avait déjà fait venir trois frères avant la guerre. Mon mari a trouvé du travail comme maçon chez des Italiens petits patrons. Je me suis mariée en 1950 et je suis venue en « voyage de noces » place de la Réunion à Paris quinze jours après mon mariage. En 1951 ma fille est née. [...] On connaissait les Locatelli qui habitaient rue de Flandres [aujourd'hui rue Jean-Moulin]. Ils nous ont trouvé le terrain ici, aux Richardets. Les Richardets, c'était un bois, quelques maisons par-ci par-là, c'était un lotissement qui se construisait. »*



Mariage en Italie

Les lotissements d'avant-guerre sont loin d'être densément habités et de nombreux terrains s'y vendent. Ils sont beaucoup moins chers que dans les communes plus proches de Paris comme Nogent-sur-Marne, Fontenay-sous-Bois. Les Italiens le savent le plus souvent de bouche à oreille, parfois en regardant les agences.

M. Manna : « *Mon père [arrivé en 1928 en France] avait acheté un pavillon à Montreuil, impasse de la Fosse-Pinson où sont allés mes parents. En 55 il a acheté ce terrain à Noisy car il avait un peu d'argent à placer et un cabinet à Montreuil lui avait proposé ce terrain, mais il ne connaissait pas Noisy. On venait de temps en temps le dimanche respirer l'air, on allait souvent sur les bords du Morin puis on s'est rendu compte qu'on était aussi bien à Noisy. [...] Mon père m'a laissé le terrain. On a fait construire ici en 1964. On est arrivés ici sans connaître personne, notre lieu de chute, c'était Montreuil. Ici c'était un lotissement, le terrain était loti et chacun construisait sa maison. Ici il y en avait deux de faites, celle de Bos, dont la mère est italienne, et celle de T., un Français. Ils l'ont construite avec la loi Loucheur. Celle de Vidoni existait aussi. À Noisy en 1954, c'était encore la campagne, les maisons ici voisines n'existaient pas. C'étaient des petites baraques. Il y avait beaucoup de travailleurs de la RATP, la TCRP alors [Transports en Commun de la Région Parisienne].* »

Mme Tagliani, de Plaisance : « *Je suis à Noisy depuis 1962. Avant j'étais à Nogent-sur-Marne. Je suis arrivée au Perreux en 56 à quatorze ans chez des amis de mes parents. Je suis originaire de Plaisance, en province de Parme. De Parme on allait plutôt à Montreuil, Bagnolet. J'ai travaillé à Nogent comme bonne. Mon mari est arrivé en 56 en France. Il n'y avait pas de travail dans les montagnes de Parme. Je l'ai connu rue Sainte-Anne à Nogent, au bal où se trouvaient beaucoup d'Italiens. On est venu en 62 à Noisy, on a trouvé ce terrain boulevard Souchet. On connaît beaucoup d'Italiens à Noisy, les Maloberti, les Dal Ponte de Venise, les Bergamini de la commune de Ferriere en Italie.* »

Mme Scaglia : « *Je suis arrivée en France en 47, à 23 ans, à Noisy en 60. J'étais à Nogent, j'habitais rue Sainte-Anne, j'ai connu la mère de Cavanna, son père. On a acheté ce terrain en 57 à Noisy, on a commencé la maison en 58 avec nos voisins qui étaient sur le même palier à Nogent. Ce sont les voisins qui ont trouvé un grand terrain à Noisy, trop grand pour eux, pas cher, 800 000 francs chacun en 57, un million six à deux, mais c'était quand même cher pour nous. Mon beau-frère nous a hébergés à Nogent pendant cinq ans puis sa fille s'est mariée et on a cherché un logement au Perreux. En attendant, on a construit la maison.* »

L'origine géographique

Les nouveaux venus à Noisy, qu'ils soient italiens ou naturalisés français, sont toujours massivement originaires du Nord de l'Italie, avec la même exception qu'entre les deux guerres : les Siciliens.

Calogero Carubia, de Sicile : « *En 52-53, il y a un grand besoin de main d'œuvre, il y a beaucoup de travail à Ideal-Standard, à Dammarie-les-Lys. Il y a beaucoup de Siciliens qui y travaillent.* »

Les recensements de 1946 et 1954 ne donnant pas les lieux de naissance, nous avons pu les obtenir pour certains grâce aux cartes d'alimentation d'après-guerre, pour d'autres par l'état civil consulté pour les années 1941-1961. Nous avons pour un échantillon de 30 personnes en 1946 : 13 personnes d'Émilie-Romagne, 10 du Frioul, 4 du Val d'Aoste, 2 de Campanie, 1 de Lombardie. Deux Italiens seulement sont originaires du Sud de l'Italie, de Campanie (région de Naples).

L'échantillon du recensement de 1968 montre quelques aires de départ méridionales : 1 des Pouilles, 1 des Abruzzes et 1 du Latium. L'émigration italienne se tarit dans les années 60. Seul le Sud du pays fournit encore des émigrants. L'échantillon indique aussi des Italiens venant du Maroc, d'Algérie, de Tunisie qui partent après la décolonisation.

Tous ces Italiens présents à Noisy poursuivent le travail de la génération d'avant-guerre et contribuent au développement de la banlieue. C'est Bertuzzi qui est chargé en 1951 du goudronnage et de la bordure du lotissement de la Mare aux Fées, créé entre les deux guerres sans viabilité.

En 1946, 41 sur 93 travaillent dans le bâtiment soit un peu moins de la moitié, dont 22 maçons, 6 cimentiers, 4 terrassiers, 4 plâtriers.

En 1954, 69 sur 215 sont dans le bâtiment, soit près d'un tiers. Mais sur l'échantillon d'Italiens dont on connaît la profession, nombreux sont ceux de la deuxième génération qui travaillent dans le tertiaire.

La plupart des Italiens installés avant la guerre sont de petits entrepreneurs de maçonnerie ou de menuiserie et ils embauchent des gens venus de leur village.

En 1946, l'industrie du bois en emploie 9 sur 93 et 19 sur 215 en 1954, environ un dixième, c'est la filière du Frioul, dont les ressortissants sont traditionnellement menuisiers, ébénistes, ouvriers du bois.

Les autres secteurs d'activité par ordre d'importance sont la petite métallurgie : 6 ouvriers en 1946, 17 en 1954 : monteurs-ajusteurs, soudeurs, et la mécanique où travaillent de nombreuses « secondes générations ». Vient ensuite le commerce, surtout l'alimentation où les fils reprennent souvent la succession du père.

M. Fabris : *« Quand je suis venu en 45 à Noisy, j'ai travaillé tout de suite à mon compte. Ma première voiture était une voiture à bras. Il y avait beaucoup d'Italiens qui avaient quelques ouvriers. C'est moi qui ai construit le salon de la mairie de Noisy, la terrasse. C'est moi qui ai construit le magasin Suny [aujourd'hui Super U] et la pharmacie de la pointe de Gournay. »*

Mme Belfio, du Frioul : *« Mon père a travaillé en France pendant vingt ans dans la maçonnerie. Il était mosaïste, il n'en a jamais fait son métier. Mon mari est venu à quinze ans en 57, la région était pauvre, les Frioulans émigraient toujours. Il est venu chez son oncle Vidoni qui l'a pris en charge. Il n'avait pas son père. Il a fait le manœuvre sur les chantiers, maintenant il est carreleur en entreprise chez le fils Fabris, le fils d'un du pays venu avant la guerre. (...) Moi je me suis mariée en 67 et je suis venue en France. »*

Les chaînes migratoires ont joué à fond après la Seconde Guerre. Les nouveaux arrivants sont appelés par quelqu'un du village et ils s'installent dans la même rue ou dans une rue voisine.

Mme Janin : *« Mon père a acheté en 50-52 une maison et il l'a retapée mais dans l'ensemble ils faisaient leur pavillon entre amis. Mon père aimait bien travailler au dehors, pas pour lui-même. On a toujours la vieille maison que mon père a achetée, qu'il a payée 5 000 F à l'époque [...] Ma mère rêvait toujours de maison, mais on l'a eue tard. Mon père travaillait toujours à l'extérieur, il avait 50 ans quand il a acheté la maison. »*

Tous ne bâtissent pas leur pavillon mais c'est l'exception qui confirme la règle.

M. Lorenzi, dixième et dernier enfant de la famille logée par l'entreprise Deschiron à Noisy à titre gracieux : *« Mon père a toujours vécu dans un baraquement en bois (dans cette cité, les autres familles sont françaises) jusqu'à sa mort en 65. »*

Où vivent-ils dans Noisy ?

Comme entre les deux guerres, les Italiens et les Français d'origine italienne sont dispersés à peu près dans tout Noisy au gré de la construction des lotissements, formant parfois quelques noyaux plus denses : la Grenouillère, les Richardets, la rue de Stalingrad (ancienne rue de la Tranchée) et les rues avoisinantes.

Les lotissements déjà existants se densifient.

Un exemple : le quartier de la rue de Stalingrad, autrefois rue de la Tranchée. Ce quartier a vu très nettement s'accroître sa population italienne après la guerre. C'est un quartier frioulan.

En 1926, les premiers arrivants sont les Valle, une famille de Forgaria, village du Frioul : un couple avec leur enfant de deux ans, les parents de soixante ans et le frère de trente ans. Les deux frères sont manœuvres chez Poliet-et-Chausson à Gournay. Ils seront par la suite tous deux entrepreneurs à leur compte.

En 1931, la famille s'est agrandie d'un enfant. D'autres Italiens sont arrivés : un du Frioul (d'Udine), la même région que les Valle, 4 de Vénétie (Vicenza) : les parents d'une cinquantaine d'années et leurs deux fils de trente ans.

En 1936, la même famille Valle s'est accrue d'une petite fille au prénom français alors que le prénom des deux aînés est italien (Fiorello et Verando), signe d'intégration. La mère, âgée, est toujours là, le père est probablement mort. Les deux frères sont alors maçons. Ils travaillent ensemble, l'un s'étant mis à son compte. Apparaît la famille Vidoni, du même village que les Valle : deux frères, l'un est menuisier à son compte, il est passé par Dreux, l'autre est maçon.

En 1946, il y a 19 personnes rue de la Tranchée, toutes originaires du même village de Forgaria sauf deux couples dont on ignore l'origine, peut-être aussi du Frioul. Les frères Valle ont fait venir avant la guerre des cousins, les frères Vidoni qui ont eux-mêmes fait venir un cousin, Silvio, et son beau-frère, Louis Fabris, l'un cimentier, l'autre chauffeur qui vont tous deux se mettre à leur compte ensemble.

En 1954, il y a le même nombre de personnes rue de la Tranchée, les trois familles de Forgaria : les deux frères Vidoni, Louis Fabris avec sa femme et ses fils, la famille d'Alfonso Vidoni, Silvio Vidoni, le cousin, et un couple dont on ignore l'origine. Tous sont entrepreneurs, deux en maçonnerie, un en menuiserie.

Dans les rues alentour, de nombreux arrivants se sont installés, tous liés aux familles Vidoni ou Fabris, du Frioul, les deux familles étant elles-mêmes liées : la femme de Louis Fabris est une Vidoni. Nous les trouvons dans l'échantillon des feuilles de ménage de 1968 où nous trouvons :

La famille Sguerzi rue du Docteur Vaquier en 1954 et rue de la Croix-Rouge en 1968.
Mme Sguerzi est la sœur de Louis Fabris

La famille Giacomuzzi, rue Émile Cossonneau en 1954, rue de Reims ensuite ;

La famille Belfio, rue Roger Salengro puis rue de la Croix-Rouge ;

Alfonso Vidoni rue de la République où habitera son fils Jacques ;

Le cousin Silvio Vidoni, rue Jules-Ferry ;

Les fils d'Alfeo Vidoni, rue de Stalingrad ;

Louis Fabris, rue de Stalingrad où le fils a repris le pavillon pour son cabinet d'expert-comptable.

C'est un quartier à forte densité de population italienne, installée depuis longtemps ;

Jacques Vidoni : « *Il y a aujourd'hui treize familles Vidoni à Noisy.* ».

Et il faut ajouter toutes les autres familles qui ont avec celles-ci des liens de parenté plus lointains.

Mme Linossi, qui habite rue Cressent : « *Il y avait beaucoup d'Italiens dans notre coin rue de la Tranchée et autour, et forcément on se retrouvait entre Italiens. La colonie italienne, on était dans les premiers de la classe, on formait une espèce de colonie. Pourtant on ne se recevait pas beaucoup.* »

Au départ, une famille d'un même village d'Italie est venue et a mis en place une chaîne migratoire qui a conduit dans un même quartier de Noisy-le-Grand autour de la rue de la Tranchée (aujourd'hui Stalingrad) une partie de la population de Forgaria et qui s'est perpétuée pendant plusieurs générations. Le dernier arrivé, en 57, est M. Belfio, un cousin des Vidoni. Les petits entrepreneurs font venir des ouvriers italiens de leur village. Ils ont confiance dans le travail fourni.

Dans les deux autres quartiers à forte concentration comme les Richardets ou la Grenouillère, ce sont plusieurs familles qui sont à l'origine de l'immigration. Les Richardets sont très étendus et

recouvrent plusieurs lotissements. Chaque famille fait venir un ou deux parents, un ou deux amis. Ils forment plusieurs petits noyaux juxtaposés où les Italiens sont originaires de différentes régions d'Italie.

Aujourd'hui, si la rue de Stalingrad garde sa forte densité d'Italiens, la population italienne et d'origine italienne est plutôt dispersée dans Noisy-le-Grand de façon diffuse, comme par essaimage. La deuxième génération a parfois quitté le quartier des parents pour un autre mais le plus souvent, ils sont restés dans le même quartier, voire dans la même rue.

L'intégration de la deuxième génération

Nous pouvons distinguer deux « deuxièmes générations » : celle née entre les deux guerres, les enfants des immigrés des années 30, et celle née pendant ou juste après la seconde guerre, la génération du baby-boom. La période de l'immigration des parents a-t-elle une incidence sur l'intégration des enfants ? Pouvons-nous le voir dans l'étude des professions, des mariages des enfants ?

Pour la deuxième génération née pendant ou juste après la guerre, nous ne disposons que de l'échantillon de 1968 qui porte sur 154 personnes alors qu'en 1962 il y a 532 naturalisés à Noisy, en majorité italiens d'origine, et probablement plus d'une centaine d'Italiens. Cela permet cependant d'avoir un aperçu. Nous disposons également d'entretiens oraux. Quelle sont leurs professions ?

Déjà entre les deux guerres, quelques fils d'Italiens, venus avec leurs parents, travaillent. Ce n'est pas réellement une deuxième génération mais plutôt de jeunes immigrés qui travaillent comme leurs parents dans le secteur du bâtiment (4 sur 9 en 1931), les autres sont tapissier, bottier, serveur de restaurant, commerçant et ouvrier spécialisé.

En 1946, les fils exercent en majorité des métiers dans les mêmes branches d'activité que leurs parents, le bâtiment et les travaux publics (maçons), le bois (ébéniste, menuisier, parqueteur), la métallurgie (ajusteur, soudeur), le commerce. L'exemple des enfants Lorenzi montre que trois fils ont travaillé dans la même entreprise que le père, une entreprise de bâtiment et travaux publics comme mécanicien et soudeur et non plus comme maçons. Apparaissent des techniciens : un radio, un dessinateur dans le bâtiment et des mécaniciens. Ce sont des métiers qui nécessitent un apprentissage. Une ascension s'opère dans la hiérarchie sociale. On note un étudiant dont la famille est de Naples.

En 1954, dominant toujours parmi les métiers exercés par les fils d'immigrés ceux du bâtiment et du bois mais les descendants d'Italiens sont alors en grande majorité entrepreneurs. Ils ont souvent repris l'entreprise de leur père comme les Valle, les fils Vidoni, ou de leur beau-père : l'entreprise Castagna. De même les fils de commerçants reprennent le commerce des parents comme les Marelli. Alors que peu d'Italiens de Noisy étaient ajusteurs ou soudeurs, nombre de leurs fils s'engagent dans ces filières, l'autre branche choisie étant la mécanique. Une partie d'entre eux sont électriciens, ils restent dans le bâtiment en exerçant un métier que les immigrants italiens ignorent. Surtout, un tiers d'entre eux sont employés : comptables, sténodactylos, employés de bureau. C'est la promotion sociale de la génération née en France ou venue très jeune dans l'avant-guerre.

Victor Lovera, né en 1929 en France, a un frère ajusteur et quatre sœurs : modiste, comptable, employée dans un bureau d'assurance (elle a un brevet), la dernière travaille dans l'informatique.

Pour la génération née pendant ou juste après la guerre, nous voyons sur l'échantillon de 1968 la prédominance des métiers du bâtiment et du bois. Là encore, les employés, techniciens et étudiants (lycée technique du Perreux) témoignent de leur promotion sociale.

La génération d'après-guerre amorce une ascension sociale plus marquée en entreprenant des études secondaires au lycée, voire supérieures. Les entretiens oraux ont montré la présence de plusieurs enseignants (instituteurs).

Les filles d'immigrés, comme leurs voisines et amies du même âge, travaillent aussi. D'après l'échantillon de 1946, elles reprennent le métier que les mères exerçaient quand elles travaillaient :

ouvrière, couturière et gravissent aussi une étape dans la hiérarchie sociale en étant employées. Comme dans le cas des hommes, l'une est étudiante.

En 1954, les employées sont majoritaires (6 sur 15). Comme pour les hommes, la filière de promotion sociale des femmes de la deuxième génération est l'emploi de bureau.

Les enfants d'immigrés accèdent pour un grand nombre à des positions sociales plus élevées que celles des parents. Leur formation professionnelle leur permet d'avoir accès à des emplois qualifiés comme ceux qu'exerçaient les Français dans l'entre-deux-guerres.

Dans l'échantillon de 1968, nous n'avons pas de femmes de la deuxième génération. Les enquêtes orales ont montré la présence de deux institutrices nées l'une en 1940, l'autre en 1946.

Autres exemples d'itinéraire social des immigrés italiens :

M. Fabris, d'abord manœuvre puis entrepreneur de maçonnerie a un fils, né en 1947, expert-comptable et un autre, né en 1944, qui a repris l'entreprise paternelle à Noisy.

Mme Cortinovis a quatre enfants : deux filles secrétaires, nées en 1951 et 1954, et deux fils ingénieurs, nés en 1957 et 1965.

Les mariages mixtes

Le mariage mixte est un important indicateur de l'intégration. Déjà il apparaissait qu'à Noisy entre les deux guerres une minorité non négligeable d'Italiens avaient épousé une Française, phénomène qui s'explique en partie par le vide creusé dans la population masculine par la Grande Guerre.

La communauté italienne de Noisy est importante. Les occasions de mariage entre fils et filles d'immigrés ne manquent pas. Pour la période 1941-1961, les registres d'état civil indiquent 94 mariages d'Italiens ou de Français d'origine italienne dont 84 concernent la deuxième génération. La quasi-totalité des fils et filles d'immigrés italiens épousent un(e) Français(e) : 33 hommes sur 35 et 47 femmes sur 50. Les trois quarts épousent un conjoint au patronyme bien français, 20 % épousent une personne au patronyme italien, d'origine italienne donc, et 6 % épousent un(e) Italien(ne). Les jeunes de la deuxième génération ont le même comportement matrimonial quel que soit leur sexe. L'immense majorité se comporte comme les Français du même âge en trouvant un mari ou une femme parmi leurs congénères français. Un quart épousent des Français d'origine italienne ou des Italiens peut-être parce qu'il y a chez les jeunes Noiséens en âge de se marier une importante fraction d'origine italienne. Pour les personnes interrogées à ce sujet, l'origine italienne du conjoint apparaît comme le fruit du hasard.

César Besozzi : « *J'ai rencontré ma femme à un bal à Paris, je ne savais pas du tout qu'elle était italienne, c'était la première fois qu'elle allait danser, elle ne savait pas non plus que j'étais italien. C'est le pur hasard qui nous a fait nous rencontrer.* »

Le bal avait lieu en 1949 à Paris dans le quartier où habitait la jeune fille, quartier à forte population italienne. César Besozzi, qui avait des amis italiens et français, aimait aller à Fontenay-sous-Bois retrouver des « potes italiens ».

Aldo Bos rencontre sa femme italienne à un mariage italien : « *J'ai rencontré ma femme par hasard au mariage d'un copain italien. Mais ce n'est pas parce qu'il était italien qu'il était mon copain, c'est parce qu'on était voisins.* » Il habite le quartier de la rue de la Tranchée où vivent de nombreux Italiens.

Il n'apparaît pas aux yeux des deux témoins interviewés que l'origine commune a pu jouer, qu'ils recherchaient peut-être inconsciemment un conjoint du même pays qu'eux d'autant plus qu'ils sont arrivés tous deux en France vers neuf-dix ans. Cette enfance passée en Italie, cette première culture ne sont pas si indifférentes à ce choix qui résulte à leurs yeux du hasard. L'âge auquel la deuxième génération est arrivée en France a une incidence sur leurs choix de vie : choix de métier, choix de conjoint(e) et sur leur perception de l'italianité et de leur différence par rapport aux Français.

Gina Z. arrivée entre les deux guerres avec sa mère et son frère épouse un Italien qui travaillait sur les chantiers avec son frère. Mme Pautot, née Quattromini, arrivée à sept ans épouse un Français.

Mme Janin est née en 1933 en France, sa sœur née en 1927 a été élevée en Italie par sa grand-mère jusqu'à l'âge de six ans puis sa mère est allée la chercher à la naissance de la seconde fille.

Mme Janin : « *Mon mari est français, il est maçon. Ma sœur s'est mariée avec un Italien de Champigny, Cavanna, un Italien naturalisé français.* »

Parmi les hommes de deuxième génération qui épousent une Française, les professions sont très variées avec en tête les métiers du bâtiment, du commerce et les emplois de bureau, c'est-à-dire les professions qu'exercent de préférence les fils d'immigrés. De même sont variées les professions de ceux qui épousent une femme d'origine italienne : employé, artisan, travailleur du bois, chauffeur.

Des deux hommes qui ont épousé des femmes italiennes, l'un travaille dans le bâtiment, l'autre est agriculteur, deux métiers traditionnels des immigrants.

Parmi les femmes qui épousent des Français et dont les professions sont connues, nous avons 9 ouvrières, 12 employées, 2 métiers du vêtement, 4 sans profession. Elles épousent aussi bien des employés que des ouvriers.

Nous ne pouvons conclure que la profession exercée, si elle assure une promotion sociale, va de pair avec un mariage mixte qui confirmerait l'intégration. Il semble plutôt que la variété des professions exercées par les fils et filles d'immigrés qui épousent des Français(es) montre que l'intégration a été faite par la vie commune, l'école, les loisirs, en somme par le fait de grandir ensemble.

Aucune profession dominante n'apparaît parmi ceux ou celles qui épousent un(e) Français(e) ni parmi ceux ou celles qui épousent un(e) Italien(ne). C'est l'importance numérique des fils et filles d'immigrés italiens qui explique que certains d'entre eux épousent d'autres fils et filles d'immigrés.

Le pourcentage de mariages entre Italiens de la deuxième génération peut aussi indiquer que les liens ne sont pas coupés avec le pays (les vacances, moment propice) et l'étude des témoins montre ces liens qui subsistent avec la communauté d'origine. Sur les 60 mariages mixtes de deuxième génération, 33 ont des témoins uniquement français, 22 ont des témoins italiens et français et 5 ont des témoins uniquement italiens. Les témoins sont des amis, des collègues de travail. Plus de la moitié des mariages ont des témoins français. Dans les autres cas, le témoin « témoigne » en effet des racines du marié. Si celui-ci va se fondre dans la communauté qui l'accueille avec sa famille, il reconnaît ses origines. Il est dans une période de transition entre deux communautés. La fusion se fera en douceur pour la troisième génération, les petits-enfants des premiers arrivés.

Les mariages mixtes sont bien acceptés de la population. Certes, comme pour l'école, quelques réflexions sont entendues qui restent plus ou moins vives dans les mémoires.

Elsa Ronchini, qui s'est toujours sentie une étrangère à l'école et qui voulait prouver qu'elle valait autant que les autres, dit à propos de son mariage avec un Français (son frère et sa sœur ont aussi épousé des Français) : « *Nous trois, on est mariés à des Français. Leurs parents avaient quand même une petite appréhension, aussi bien dans mon cas que dans celui de mon frère : « attention, ce sont des étrangers, ça peut créer des problèmes.* » *Le fait est qu'il y a eu la guerre. Je me suis mariée en 44. Mon frère, quand il s'est marié, on a dit : « comme s'il n'y avait pas assez de Français.* » *Même encore aujourd'hui, ça leur échappe, même à des amis.* »

Une marque de mariage mixte est inscrite dans les rues de Noisy, c'est l'allée Monique.

Yvonne Girault, amie française d'Elsa Ronchini (les Ronchini habitaient route de Gournay) : « *Monique Ronchini est la belle-sœur d'Elsa, la femme de son frère Atos. Elle habitait route de Gournay. Le dimanche, nous allions en promenade par le chemin des Grammonts et l'allée Monique prend dans l'ancien sentier des Grammonts. L'allée Monique s'appelle ainsi à cause de la femme d'Atos. L'allée*

ne portait pas de nom, le facteur disait : « Je vais dans l'allée de Monique ». Il n'y avait qu'une seule maison, le nom est resté. »

Les enfants issus de mariages mixtes épousent des Français.

Denis Lorenzi, dernier né d'une famille de dix enfants, de père italien et de mère française : *« Mes frères et sœurs sont tous mariés à des Français. »*

Victor Lovera, né en 1929, également de père italien et de mère française, d'une famille de six enfants, fait la même constatation : tous les enfants ont épousé des Français.

Quelles que soient la profession exercée, la région d'origine des parents, la date de l'immigration, entre les deux guerres ou après la seconde guerre, les mariages mixtes l'emportent très largement, illustrant l'intégration des descendants d'immigrés. Les témoignages montrent que les jeunes Italiens se mêlent sans conflit aux jeunes Français. En épousant des Français, la deuxième génération empêche le retour au pays des parents, quel qu'ait pu être leur désir d'y revenir un jour. La troisième génération sera française.

Sophie L. : *« Mon grand-père était de Vittorio Veneto [en Vénétie]. Ma mère a épousé un Français. Je ne connais pas du tout la famille italienne de ma mère, j'ai dû aller en Italie quand j'étais enfant mais je ne m'en souviens plus. J'aimerais aller voir. »*

L'intégration par le travail, les relations de voisinage, les enfants, l'école apparaît aujourd'hui s'être opérée aisément, sans heurt. Pour la majorité des Français, pour les Noiséens, les Italiens sont un peuple qui s'assimile facilement grâce aux nombreuses affinités linguistiques, religieuses, culturelles.

Comment les Italiens de Noisy ont-ils vécu cette intégration ? Comment, arrivant dans un pays dont ils ignoraient la langue et les habitudes, ont-ils vécu cet ancrage progressif dans la population locale ? Au fond d'eux-mêmes, eux qui, pour les Français, ne sont pas si différents, eux dont la couleur de peau ne crée pas la différence, ont-ils jugé leur intégration facile ? Quels liens ont-ils maintenus avec l'Italie ?

« Je ne sais pas si j'ai été heureux »

Cette partie se fonde essentiellement sur les témoignages oraux des anciens immigrés et de leurs enfants. L'atmosphère de l'immigration se dégage de l'ensemble des récits de vies racontées dans leur affectivité. Certes les souvenirs mettent peut-être davantage l'accent sur des faits douloureux mais la mémoire souvent gomme ce qui a été difficile pour ne garder que les bonnes impressions, aussi les deux phénomènes s'équilibrent-ils et donnent-ils de l'immigration une vision plus tempérée.

« Je ne sais pas si j'ai été heureux », a dit M. Fabris qui a émigré dès l'âge de dix-sept ans.

À l'origine de leur histoire, la rupture du départ

La plupart du temps, les émigrants n'ont pas le choix. La faim, la misère les contraignent au départ. Ils gardent un vif souvenir de leur misère.

Mme Linossi, descendante d'Italiens du Frioul : *« Maman avait honte de raconter son histoire, elle avait honte de sa misère. Quand ma grand-mère était enceinte de maman, son mari est mort. Elle avait déjà un fils, Gelindo, et elle attendait maman. Ils allaient dans les bois faire des fagots qu'ils donnaient au boulanger contre de la farine ou du pain. C'était une vie de misère. Ma grand-mère se louait, elle allait dans les montagnes couper du bois, puis elle ramassait les feuilles de mûrier et les portait à l'usine pour nourrir les vers à soie. Maman, enfant, travaillait dans les usines à soie (les « filande »), elle avait les mains dans l'eau jusqu'aux coudes, elle avait une grande natte, la contremaîtresse lui tirait la natte. »*

Mme Janin : *« Ma mère avait les vers à soie chez elle, elle les nourrissait, ils avaient toujours faim. »*

Les revenus des terres des petits propriétaires, la part de récolte qui échoit aux métayers ne suffisent pas. Les enfants sont nombreux. L'exil s'impose. Certains partent spontanément, habitués depuis des générations à voir partir leurs parents pour une émigration épisodique, saisonnière.

César Besozzi : « *Mon père est arrivé avec beaucoup d'autres avec un contrat de travail pour construire les grandes maisons sur les boulevards extérieurs [les HBM d'après la première guerre]. C'est comme ça qu'il est venu puis il repartait quand il n'y avait plus de travail, puis il revenait.* »

L'organisation du départ est souvent une affaire de famille.

Mme Janin : « *La famille a éclaté. Une partie est allée au Brésil, le frère de mon père, la sœur de ma mère. Une partie est allée en France. Mon père est parti avec ses frères. Il est arrivé dans l'Est de la France pour travailler dans les mines.* »



Ma tante est partie au Brésil

Mais c'est aussi un acte très socialisé qui met en jeu l'ensemble des structures villageoises. De nombreux intermédiaires peuvent intervenir : les maires, les secrétaires de mairie, l'instituteur, etc. C'est une affaire de solidarité familiale et villageoise. Souvent un grand repas est organisé avant le départ des émigrants saisonniers au printemps.



Le repas annuel des émigrants

Dans certains villages, les habitants ont tous émigré vers la France. La rupture n'en est pas alors vraiment une. Le départ est partie intégrante de la vie du village. C'est le cas de Rocca di Ferriere en Émilie-Romagne où existe une vieille tradition migratoire vers Paris. Les hommes partent travailler dans le bâtiment d'abord de façon temporaire, ils rentrent l'hiver, puis définitive. Ils s'établissent à Paris, dans le 12^e arrondissement, aux alentours de la gare de Lyon, et à Nogent, dans la rue Sainte-Anne. Une partie des Italiens de Nogent vient ensuite à Noisy.

Mme Scaglia, née en 1924, à Noisy depuis 1960 : *« Mon mari est venu en France en septembre 1947 à Nogent-sur-Marne. Il avait déjà son frère à Nogent. Il a fait faire les papiers. Il avait une sœur aînée à Paris, rue Diderot, venue avant la guerre [...] Moi je suis venue jeune fille à Nogent, chez ma tante qui m'a demandé de venir l'aider. Il y avait beaucoup de lessives à faire, j'ai travaillé à la maison chez ma tante. J'ai connu mon mari à Nogent, un Italien. C'était un voisin de palier. »*

La pression du groupe villageois a un rôle déterminant dans l'incitation à aller chercher fortune ailleurs mais les facteurs individuels, l'histoire personnelle entrent aussi pour une grande part en ligne de compte. Certains qui auraient pu ne pas partir partent quand même, et définitivement. C'est le cas du père de César Besozzi, le gardien de Michel Simon, de la région de Biella, dans le Piémont, près du lac Majeur, qui avait reçu une formation dans une école de dessinateur industriel.

Mme Besozzi : *« Mon mari est venu avec un contrat de travail de six mois, les papiers en règle. Pourtant il travaillait en Italie mais il a écouté les copains, il travaillait chez son oncle. Quand il m'a écrit de venir, j'ai pleuré, pleuré, je ne voulais pas venir. Maintenant, j'ai 89 ans [interview de 1992] et je suis ici. »*

Le voyage et l'installation

Le voyage reste gravé de façon vivace dans le souvenir des immigrés. Il symbolise la rupture qui est survenue dans leur vie entre le familial et l'inconnu.

M. Barra : « *Quand je suis parti à douze ans, j'ai fait la route à pied en deux heures, depuis Brossasco. Il y en a beaucoup qu'on retrouvait morts au printemps, disaient mes parents. Il y avait beaucoup de neige.* »

Aldo Bos est venu enfant avec sa sœur plus jeune et sa mère, veuve, du Val d'Aoste rejoindre son oncle maternel dans la région parisienne : « *Je suis arrivé en 39, j'avais dix ans, avec ma sœur et ma mère. Je suis arrivé le jour de l'An. À la gare de Turin, ma mère nous a laissés pour faire des papiers, elle tardait à revenir, on a eu très peur. On venait de la montagne mais après les premiers mois, on s'est vite adaptés.* »

Mme Pautot, née Quattromini : « *Je suis arrivée en février 22, j'avais sept ans, je venais de Naples avec ma mère. Mon père était venu deux ans avant sur la Côte d'Azur. Je me souviens, il y avait de la neige à Modane. De la neige, j'en avais jamais vu (sic).* »

Mme Cortinovi : « *Tout de suite après la guerre, mon mari n'avait pas beaucoup d'argent pour le train, il a dû faire beaucoup de chemin à pied.* »

Mme Linossi : « *Mon père est arrivé en 28 ou 29 chez un cousin à Laon, avec un papier d'embauche. À la frontière, ils étaient une dizaine du même pays, Resiutta, dans le Frioul, et en Suisse, au lieu de leur demander les papiers, ils leur ont demandé de montrer les mains. S'ils avaient des mains calleuses, ils passaient.* »

À l'arrivée, les Italiens logent provisoirement dans la famille ou chez des amis ou bien dans des chambres d'hôtel. Quand ils viennent à Noisy, ils vivent dans des conditions sommaires jusqu'à la construction de leur pavillon.

Mme Cortinovi : « *Mon mari a habité pendant quatre à cinq ans après la guerre place de la Réunion à Paris, dans un meublé. [...] Quand on a acheté le terrain ici aux Richardets, mon mari travaillait le week-end pour monter deux pièces, il venait en vélo. En juin 51 on a eu le permis de construire, le 1^{er} décembre, on y habitait. On a fait la maison un peu à la fois, d'abord on habitait en bas puis on a construit les étages.* »



Cour du Gagneur (coll. C. Lassarat)

Mme Janin : « *Mes parents étaient à l'hôtel puis rue du Repos, en face du Père Lachaise, dans une petite pièce seulement pendant un mois. Une fois à Noisy, on habitait en location rue du Docteur Sureau, cour du Gagneur, en face du Clos Saint-Vincent, qui n'était qu'un chemin à l'époque. C'étaient des fermes partout, c'était pas le luxe (sic).* »

Mme Scaglia : « *Mon beau-frère nous a hébergés pendant un an puis sa fille s'est mariée et on a cherché un logement ailleurs. On a construit la maison ici, on a acheté le terrain en 57, on a commencé la maison en 58 [...] On en a bavé au début, on n'avait pas de chauffage.* »

Mme Belfio, arrivée en France en 1967 : « *On habitait dans un garage au milieu d'un jardin, pas de salle de bain, dans une chambre-cuisine à trois avec ma belle-mère. Maintenant nous sommes ici, dans une maison construite par nous-mêmes.* »

Pour ceux arrivés à Noisy après la deuxième guerre, les immigrants de l'entre-deux-guerres jouent un rôle fondamental. L'immigré retrouve des compatriotes qui ont posé les jalons sur la route de l'intégration. La naturalisation va être très rapide.

La vie professionnelle

Le secteur du bâtiment et des travaux publics assure aux immigrants italiens une promotion sociale très rapide. Ainsi les frères Valle, les premiers arrivés à Noisy venant de Forgaria (Frioul) travaillent d'abord chez Poliet-et-Chausson à Neuilly-sur-Marne dans des carrières et fabriques de ciment et de plâtre où il y a beaucoup d'Italiens. La plupart y restent peu de temps. Quelques années après, les deux frères Valle sont devenus entrepreneurs de maçonnerie.

Alfeo Vidoni, du même village de Forgaria, a travaillé comme manœuvre dans la Somme. Il apparaît au recensement de 1936 à Noisy avec son frère maçon, il est menuisier. Il habite rue de la Tranchée où il est locataire, puis il achète un terrain rue des Bleuets où il installe un atelier de menuiserie. Il se met à son compte en 1940. Il fait venir d'autres membres de sa famille. En 1954, le fils Vidoni est apprenti ébéniste et il reprendra ensuite l'atelier du père.

Pour la majorité d'entre eux, l'apprentissage du métier se fait sur le tas. Ils sont tâcherons dans une entreprise tenue par un compatriote qui a souvent un ou deux ouvriers puis se mettent à leur compte.

M. Fabris : « *J'étais manœuvre cimentier dans la Somme. [...] J'ai travaillé tout de suite à mon compte après la guerre. Il y avait, juste après la guerre, beaucoup d'entrepreneurs de maçonnerie, les Valle, les Ronchini et moi, et aussi aux Richardets Bertuzzi, Bergonzi. [...] J'allais travailler jusque place Clichy, des commerçants de Noisy me donnaient du travail à faire chez eux, à Paris.* »

C'est cette promotion sociale qui rend acceptable la rupture de fait des immigrants avec leur pays. Leur vie est réussie ailleurs et pour leurs enfants toutes les conditions de réussite sont réalisées.

Il n'y a pas de récits de conflit entre Français et Italiens dans le travail.

Cependant Aldo Bos rapporte : « *Quand j'ai été sans travail, parce que je travaillais chez Vidoni et pendant la guerre il a été réquisitionné et je me suis retrouvé sans travail, je suis allé au bureau de placement. On m'a dit : « Il n'y a pas assez de travail pour les Français, on ne va pas en donner aux étrangers. »*

Le regard des femmes sur leur expérience migratoire

Les femmes semblent avoir vécu plus difficilement que les hommes cette rupture. Les hommes doivent tant bien que mal se faire comprendre des Français avec qui ils travaillent ou qui leur passent des commandes. Les femmes qui, dans leur grande majorité, ne travaillent pas, sont plus isolées. La langue est pour elles une barrière importante. Ce sont leurs enfants qui font le lien avec le monde extérieur. Les relations de voisinage sont toujours bonnes. Les témoignages des Italiens concordent pour souligner le bon accueil de leurs voisins français.

Mme Cortinovis : « *Au début je me sentais un peu perdue, je ne connaissais pas du tout d'Italiens, je ne parlais pas français parce qu'à Paris, j'étais entourée d'Italiens, place de la Réunion. [...] Les Français étaient gentils. Juste après la guerre, à Noisy, les courses se faisaient au centre, c'était loin. J'avais un bébé. Des voisins me proposaient de les faire pour moi et les rapportaient. [...] Quelquefois on entendait bien des propos sur les étrangers mais ce n'était pas le même esprit que maintenant [en 1992]. Aujourd'hui il y a beaucoup de problèmes, plus de chômage mais ils étaient bien contents d'avoir alors des étrangers chez eux pour travailler. Avec le temps, je pense qu'on était mieux acceptés que ne le sont les étrangers aujourd'hui, peut-être parce qu'on est de pays latin.* »

Mme Janin : « *Ma mère essayait de fréquenter des Italiens, elle refusait le contact avec les Français, elle se sentait complexée, elle venait d'un petit village et elle était très timide. Il y a certaines choses qu'on ne faisait pas, comme entrer dans les boutiques, j'ai souffert de cela, même au point de vue habillement. Elle n'avait pas la même façon de dépenser que les Français. Mes parents parlaient le frioulan entre eux, on répondait en français. On était des sauvagesons à l'époque. Les voisins nous ont un peu éduqués, ils nous avaient pris en sympathie. [...] Maman a perdu mon petit frère, né en 29 ou en 31, je ne sais plus. Ils vivaient à l'hôtel à Paris. Elle est allée chercher de l'eau dehors, il faisait très froid, le petit frère a eu froid. Comme elle ne parlait pas français, le médecin n'a pas bien compris, le petit frère aurait dû aller à l'hôpital.* »

La mort de l'enfant est due, dans la mémoire de la mère, à son incapacité à se faire comprendre du médecin. Selon elle, elle n'a pas su lui dire la gravité de l'état de son enfant. Cette mort est restée dans son souvenir comme la conséquence de l'impossibilité de communiquer.

Mme Janin ajoute : « *Ma mère me promenait au cimetière du Père Lachaise parce qu'elle ne rencontrait personne et elle préférerait parce qu'elle ne parlait pas. Faire des courses pour elle, c'était un cauchemar. Quand elle est morte, à soixante-dix ans, elle ne parlait pas français alors que mon père lisait le journal et se débrouillait. Elle en a beaucoup souffert les premières années. C'est peut-être à cause de mon enfance que j'aime aller me promener au cimetière du Père Lachaise.* »

Mme Tagliani, arrivée en 1956 à Nogent : « *Je m'étais perdue le jour de Noël à Nogent. Heureusement j'avais un papier avec l'adresse dans la poche sinon je n'aurais pas pu demander ma route.* »

Pour les Italiens du Piémont, en revanche, la langue n'est pas une barrière.

Mme Barra : « *Notre patois, c'est le même que celui de Saint-Véran, les mots se ressemblent. On n'a pas eu de problème de langue puisqu'on était frontaliers.* »

Les lieux de rencontre

Les lieux de rencontre regroupent Français et Italiens. Certes les Italiens se rencontrent avec plaisir dans des cafés tenus par des compatriotes mais ils fréquentent aussi des cafés tenus par des Français.

Mme Tagliani : « *Ici à Noisy, ils ne se retrouvaient pas entre Italiens, par contre à Montreuil, si. Ils se retrouvaient tous les samedis soir dans un café à Vincennes, chez Piscetta, rue Diderot, pour jouer aux cartes, à la belote, peut-être à la « scopa » et un samedi sur deux ils allaient dans un autre café dans le haut de Montreuil, Pedretti, pour jouer aux boules. [...] Mon mari va à Fontenay le dimanche jouer aux boules, aux cartes. Les Italiens qui vont dans ce café sont des gens de ma commune, de Plaisance. Mon mari est de Parme, les Italiens de Parme allaient plutôt à Montreuil, Bagnolet.* »

César Besozzi, le fils des gardiens de Michel Simon : « *Mon père allait souvent au café chez Boutet, l'Auvergnat. Mon père, quand il parlait patois, souvent il se comprenait avec les Boutet. Il y allait souvent parce que c'était tout près, rue de Malnoue. Zaza, le chimpanzé de Michel Simon, buvait une grenadine et ramassait la monnaie. Il allait aussi chez Mario « Au Chant des Oiseaux » voir les autres « rits » du coin.* »

Victor Lovera : « *Mon père allait quelquefois le dimanche après-midi jouer aux boules à Bry, il y avait des Français et des Italiens. Il y avait aussi un café, oui. Il n'avait pas l'habitude d'aller au café mais le dimanche après-midi, peut-être oui.* »

Dans leurs loisirs, les Italiens de Noisy se mêlent davantage à leurs voisins français que dans les communes à forte densité de population italienne comme Nogent.

Mme Linossi : « *Mon père disait à ma mère : « Au café on se retrouve tous et on se donne le boulot. On est obligés d'aller au café, c'est comme ça qu'on a du travail, sinon comment les Français vont venir nous chercher ? »*

Une rupture qu'ils veulent définitive avec l'Italie : celle des antifascistes

D'après les témoignages de leurs descendants, les Italiens qui ont fui le fascisme en tant qu'opposants politiques ont la nette volonté de couper avec leur pays, au point de ne plus vouloir en parler la langue. Ils sont décidés à n'utiliser que la langue du pays d'accueil.

Elsa Ronchini : « *Mes parents n'ont jamais parlé italien, ils parlaient français avec un très mauvais accent. Ils avaient tiré un trait sur l'Italie. Ma mère est restée vingt-cinq ans sans revoir sa mère. Ils n'y ont remis les pieds que quand j'y suis allée, moi. Moi, j'ai toujours voulu y retourner, je voulais revoir ma grand-mère. C'est elle qui m'avait élevée quand j'étais petite. J'avais dans la tête l'image de ma grand-mère qui faisait la polenta. Ma grand-mère n'a pas reconnu sa fille. Pas de photos envoyées, rien. Rien n'a été échangé. Ma mère avait une sœur là-bas. La première année, mon père n'a pas voulu venir, il y est allé l'année d'après.* »

Elsa, enfant, a vécu ce départ comme une déchirure qui l'a rendue plus sensible aux remarques à propos de sa nationalité.



L'image de ma grand-mère

Antifascisme, querelles familiales, politiques ou personnelles se mêlent parfois pour provoquer une scission irréversible.

Denis Lorenzi : *« Mon père, arrivé en 22, n'est jamais retourné en Italie. Il a tout fait pour que ses enfants soient français. Ma mère est vosgienne. Il n'a jamais voulu que ses enfants parlent de sa famille. Je n'ai jamais entendu parler italien à la maison. Il a voulu s'engager dans l'armée française lors de la guerre. »*

Le témoin, dernier d'une famille de dix enfants, ignore tout de la famille de son père qui a tiré un trait sur son passé, occultant ses racines. Dans quelle mesure son histoire personnelle, ses relations familiales ne sont-elles pas étroitement liées à la haine du fascisme pour déterminer le départ ?

Cependant la grande majorité des immigrés ont maintenu des liens vivaces avec leur pays où ils vont régulièrement ainsi que leurs enfants et petits-enfants. Ils continuent à parler chez eux leur dialecte régional que leurs enfants comprennent.

L'école

L'école brasse les enfants, français et étrangers (italiens, polonais, arméniens, etc.) et leur inculque une même culture républicaine. C'est pourquoi le fascisme a tant mis l'accent sur la scolarisation des enfants d'immigrés dans les écoles italiennes en France, sans parvenir à ses fins.

Une enquête de l'Ined de 1951¹⁴ montre que les enfants d'Italiens comme les enfants de Polonais ne se considèrent pas comme différents des Français. Mais la perception intime de ces enfants révèle que l'intégration si réussie de la deuxième génération ne s'est pas toujours accomplie sans douleur.

Elsa Ronchini : *« À l'école, je me suis toujours sentie l'étrangère. Sale macaroni, tu viens manger notre pain. Si bien que quand je mangeais du pain, je pensais toujours à ces paroles. Après, quand ils nous connaissaient individuellement, c'était différent mais les enfants répétaient ce que les parents disaient. Même les instituteurs disaient devant la classe entière : « Faites attention, vous n'allez pas vous laisser rattraper par une étrangère ». Par contre, il y avait des instituteurs qui nous poussaient à faire des études. Il y avait du racisme, mon frère l'a aussi ressenti. Ma sœur par contre ne l'a pas ressenti, elle est née dix ans après nous, les gens avaient évolué, les Italiens s'étaient installés.*

Si, on était des immigrés, vraiment, ça n'empêchait pas d'avoir des amis français, on ne faisait pas des clans. Finalement ça nous a forgés. On se battait pour prouver, même à l'école, qu'on valait les autres. D'abord on était pauvres, on voyait les autres avoir des chaussures neuves. »

Mme Linossi : *« Je me suis vue tabasser une Française parce qu'elle nous traitait de sales macaronis, tu viens manger le pain des Français. Les macaronis, on a entendu ça. Il n'y avait pas que nous, il y avait les juifs aussi. J'étais amie avec Charlotte, une juive. [...] Je me souviens qu'à l'école, elle pleurait un jour. Elle portait l'étoile. C'était ma copine, je ne faisais pas la différence. Je me souviens que le maître d'école a fait lever la main aux étrangers, je ne me souviens plus pourquoi. »*

La crise économique des années 30 et l'approche de la guerre retentissent sur les relations entre Français et Italiens.

M. Manna, directeur commercial retraité, né en 1918 : *« Je suis arrivé en France à dix ans ne parlant qu'italien, l'année d'après j'ai eu le prix d'excellence. J'ai passé mon certificat d'études, mon brevet puis j'ai fait l'école commerciale [...] Je me rappelle très bien d'un fait, quand j'étais à l'école. J'avais quatorze ans le jour de l'assassinat de Doumer, je me suis dit pourvu que ce ne soit pas un Italien qui ait fait le coup sinon qu'est-ce qu'on va prendre ! »*

M. Manna ne se souvient d'aucun fait particulier survenu à l'école mais il se souvient vivement de sa peur d'une agression, du climat d'insécurité qui l'entourait alors. Peut-être l'assassinat de Paul Doumer par le Russe Dorgulov en 1932 a-t-il évoqué dans la mémoire collective des immigrants italiens un autre assassinat, celui du président de la République Sadi Carnot le 24 juin 1894 par l'anarchiste

¹⁴ Alain Girard et Jean Stœtzl, Français et immigrés, Cahiers de l'Ined n°19, Paris, PUF, 1953.

italien Caserio et la flambée de colère contre les Italiens qui s'ensuivit à Lyon. La réaction de crainte de l'enfant traduit l'atmosphère xénophobe des années de crise.

Parmi les enfants nés ou scolarisés en France après la seconde guerre, les réactions sont plus mitigées.

Gérard Fabris, né en 1947 à Noisy, expert-comptable : *« Je n'ai jamais senti de différence, à part quelques plaisanteries d'enfants. »*

Claude Giacomuzzi, arrivé en 1960 à Noisy : *« J'ai eu du mal à l'école à cause de mon nom. Je suis allé au collège à Lagny. Les profs faisaient des réflexions à propos du foot, du cinéma, de la « dolce vita » des Italiens. »* Cette réflexion ironique et anodine aux yeux des enseignants sur la « dolce vita »¹⁵ qu'il était accusé de mener est encore vivace chez l'adulte.

L'intégration par l'école va permettre aux enfants devenus adultes de mener une vie sociale dans laquelle les autres auront totalement oublié leur origine, s'ils la connaissent, ou bien l'ignoreront totalement. Ce sera la preuve même de leur assimilation.

Yvonne Girault, amie française d'Elsa Ronchini : *« J'ai connu Elsa par les enfants qui allaient à l'école ensemble depuis la maternelle. Nos filles (Elsa en a deux comme moi, Évelyne née en 48 et Sylviane) ont fait de la musique ensemble. J'ai connu les parents d'Elsa, le père Ronchini, entrepreneur de maçonnerie, ex-militant antifasciste. Nous sommes partis, mon mari et moi, en laissant nos filles chez Elsa et c'était la « mamma » qui les gardait, elle était très gentille. Des expressions me reviennent de temps en temps, la grand-mère ne parlait pas bien le français. Nos filles allaient ensemble à la messe tous les dimanches, elles allaient à l'église par un sentier ; il y avait un tennis sur la grande rue où elles allaient. »*



Les filles d'Elsa Ronchini et d'Yvonne Girault

M. Manna : *« On s'intègre forcément, au bout de trois générations on ne fait plus la différence. On a déjà du mal à faire parler italien aux enfants, ils épousent des Français. L'intégration se fait totalement à la troisième génération. La deuxième génération se sent encore tout à fait chez elle en Italie. »*

¹⁵ « La dolce vita » est un film italo-français réalisé par Federico Fellini qui a obtenu la Palme d'or au 13^e festival de Cannes en 1960.

Une idée persistante : le retour

Rares sont ceux qui ont quitté leur pays en pensant qu'ils ne reviendraient jamais y vivre. Nombre d'entre eux ont dû garder secrètement cet espoir. Quelques-uns y sont bel et bien retournés mais la plupart sont restés en France, naturalisés ou non. Le facteur d'ancrage définitif, ce sont les enfants qui font leur vie en France et y retiennent leurs parents mais l'idée du retour a effleuré l'esprit de plus d'un.

Mme Cortinovis, arrivée en 1951 à Noisy-le-Grand, jeune mère de famille : *« Ça a été difficile de m'habituer ici. Heureusement il y avait les enfants (nés en 1951, 1955, 1960 et 1965). Par la suite, mon mari aurait pu travailler dans une cimenterie en Italie. J'aurais bien aimé mais mon mari n'a pas voulu. La maison était faite, il était habitué ici. Après c'était trop tard, l'occasion était passée. Alors l'aînée, Cécile, avait sept-huit ans, elle aurait pu aller à l'école en Italie. »*

Les quatre enfants de Mme Cortinovis ont fait des études supérieures.

Mme Belfio est arrivée en 1967. Son mari qui était venu en 1957 aurait pu rentrer en Italie ensuite : *« Mon mari tient à retourner en Italie mais là-bas on n'a plus de liens tandis qu'ici, moi je me sens bien. Si je suis restée en France, c'est surtout pour que mes enfants puissent faire des études. Nous étions en location dans un quartier des Arcades, qui n'étaient pas encore sorties de terre. On a failli rentrer mais je ne voulais pas. Ici c'est la liberté, on y est très bien. Je me plais en France plus que chez moi, il y a beaucoup de possibilités pour faire beaucoup de choses. J'ai eu du mal à partir, quand il a fallu prendre la décision ça a été dur, il a fallu s'adapter mais maintenant chez moi, c'est ici. On s'est forgé notre vie, nos habitudes. »*

C'est parfois en Italie que certains immigrés se sentent étrangers.

M. Fabris, naturalisé en 1934-35 : *« J'aime mon pays, j'ai fait ma vie à l'étranger depuis 1922, ça fait soixante-dix ans. Je me sens chez moi ici. Je n'ai rien à dire contre la France, pays qui m'a donné à manger. Mais même naturalisé, j'ai toujours du respect pour mon pays. Nous, on n'est pas bien vus en Italie. On nous appelle les Français. »*

La déchirure

Le principal motif de la demande de naturalisation en est l'utilité pour l'immigré et sa famille. De même la France, lorsqu'elle accorde la nationalité française, en considère avant tout l'utilité pour le pays.

M. L. en a conservé une certaine amertume : *« Au moment de la guerre d'Algérie, dans mon coin, le quartier de la rue de la Tranchée, de Stalingrad aujourd'hui, on est tous partis en Algérie directement alors que certains faisaient d'abord leurs classes en France. Est-ce un hasard ? Quand je suis revenu, j'ai demandé ma carte d'identité française, on m'a dit : « Le livret militaire ne suffit pas, il faut le papier de naturalisation. » Pour partir pourtant, j'étais français, on ne m'a pas demandé d'apporter des preuves. »*

La famille Mella a perdu deux fils en Algérie.

M. Manna : *« Je me suis fait naturaliser en 1977, quand je n'en avais plus besoin. Mais j'étais le seul étranger de toute la famille : ma femme est française, mes enfants sont français, mes petits-enfants sont français. Mes parents à la fin parlaient moitié moitié. Mes enfants parlent italien. Ma fille allait en Italie avec les grands-parents pendant les vacances et je lui ai fait prendre des cours d'italien à la Dante Alighieri.¹⁶ Mon fils parle italien mais mal. »*

Certains, venus en France à cause de leur antifascisme et qui avaient tiré un trait sur l'Italie, n'ont jamais demandé la nationalité française, comme le père d'Elsa Ronchini. Leur vie, ils l'ont voulue en France mais ils sont toujours restés italiens, ce qui traduit le déchirement intime.

¹⁶ L'association Dante Alighieri, présente à Paris dès 1902, est chargée de la diffusion de la langue et de la culture italienne

Mme Janin, née en 1933 en France : *« Mon frère a choisi d'être naturalisé à dix-huit ans au moment du service militaire tandis que mon père n'a jamais accepté d'être naturalisé. Moi je suis française par mon mariage en 1952, ma sœur aussi par mariage en 53. Mon frère, plus jeune, a dû refuser l'Italie, il me semble, tandis que moi je n'ai jamais souffert d'être française ou italienne. Ma sœur, elle, née en Italie, se sentait italienne. »*

Certains éprouvent des difficultés à se situer.

Mme Linossi, deuxième génération : *« Mon frère, plus jeune que moi, a souffert plus que moi du racisme. Il est allé en Italie en colonie, par les Sœurs italiennes. Quand il est revenu, il pleurait car là-bas, on le traitait de «francesone» [terme péjoratif]. En revenant, il disait : « Mais en fin de compte, maman, qu'est-ce qu'on est, nous ? »*

César Besozzi tente une réponse : *« Moi je suis français, chauvin comme un Français. Quand on vit dans un pays, on prend les trucs d'un pays. J'ai travaillé quarante-deux ans ici, je suis en retraite mais je suis italien, il n'y a rien à faire. La France, c'est mon pays, vous vous rendez compte, cinquante-sept ans en France, huit ans dans mon pays. Il ne faut dire du mal ni de la France ni de l'Italie. »*

Mme Linossi : *« On reste quand même attaché à l'Italie, je ne sais pas pourquoi. Quand j'entends des cris-cris le soir, il y a des odeurs d'Italie qui me reviennent. »*

Souvenirs d'enfants

Mme Janin : *« Pendant la guerre, mon père a travaillé pour Clérico, le patron du Lido, qui a été pris par les Allemands. Il a confié son portefeuille à papa et quand il est sorti, papa lui a rendu son portefeuille, il n'y avait pas touché. Quand j'entends le nom de Clérico, du grand Lido de Paris, maintenant je pense à ça. Je me souviens aussi quand papa a rapporté un portefeuille rue des Haies, au commissariat à Paris. On lui a dit : « Qu'est-ce que tu as fait de l'argent ? » Ils l'ont tutoyé et insulté. Il est revenu en pleurant et en disant : « Maintenant si je trouve un portefeuille, je ne le rapporterai plus. »*

Un cas particulier : M. et Mme Besozzi, gardiens de Michel Simon. Leur fils César se souvient :

« Dans la maison en face de chez Michel Simon, il y avait Pelos, le dessinateur de Tarzan. Il y avait aussi Poilpot, le peintre.

Le père à Michel Simon m'a appris à aimer les belles choses. Il aimait les collections. Il me disait : viens voir. Il était charcutier à Genève. Son fils appelait son père assassin, il fallait pas tuer les bêtes [...]. Pendant la guerre, on est restés dans la propriété de Michel Simon. Il y avait huit singes, sept chats, une vingtaine de canaris. Mon père allait au bois pour chauffer les singes.

Mes parents dirigeaient tout là-dedans. Ma mère faisait à manger, le linge, faisait changer les chemises à Michel Simon. Mon père s'occupait de la propriété, des bêtes, de tout. C'était grand là-dedans. C'était mon père qui gérait, il avait les sous. J'ai encore l'agenda de 58 où il notait tout. Il était d'une honnêteté ! Il écrivait ce qu'il achetait, un litre de lait. Michel Simon ne regardait même pas, il donnait comme ça. Il avait caché l'or à Michel dans la piscine pendant la guerre. Les Allemands se sont baignés dans la piscine. Ils sont restés quinze jours. Après on les a fait partir en disant que c'était une propriété suisse. Ils disaient que Michel Simon était juif, c'était pas vrai. Mon père en a eu assez, il est allé à la légation suisse pour faire un papier pour prouver que la propriété était suisse. Les Allemands sont partis. »

La communauté italienne de Noisy-le-Grand n'existe plus aujourd'hui en tant que telle. Les descendants d'immigrés ne se distinguent plus du tout du reste de la population. Certains ont perdu

jusqu'au souvenir même de leurs racines, comme M. G., au nom à consonance très italienne, qui a répondu à la question : « Vous êtes d'origine italienne ? »

M. G. : « *Moi ? Pourquoi moi ? Je suis français, je n'ai rien d'italien. C'est si vieux.* »

M. G. est un fils d'immigrés italiens, il a plus de soixante ans au moment de l'interview.

Les Italiens ont été les bâtisseurs de ces pavillons qui ont surgi dans toute la banlieue parisienne. Nous avons vu que c'est en 1931 que se fixe à Noisy le noyau le plus ancien de la population italienne. La seconde vague d'immigration, au lendemain de la libération, vient se greffer dessus. La dispersion des Italiens dans Noisy a probablement été un facteur favorable à leur insertion. La situation économique qui a suivi chacun des deux conflits mondiaux a joué aussi en faveur d'une bonne intégration des étrangers : le marché de l'emploi est actif, en particulier dans le secteur du bâtiment.

Noisy-le-Grand comme de nombreuses autres villes de la lointaine banlieue Est a vu affluer ces travailleurs italiens en même temps que la vague de Français qui viennent habiter en banlieue : d'abord bâtisseurs des lotissements pavillonnaires puis acquéreurs de terrains et habitants eux-mêmes de ces lotissements. Leur intégration est un phénomène qui s'est fait en douceur aux yeux de la population noisienne française, population d'ouvriers et d'employés qui les côtoyaient.

Le processus d'assimilation est largement amorcé quand ils arrivent à Noisy. La plupart sont passés par des régions diverses. Rares sont ceux qui arrivent directement à Noisy dans l'entre-deux-guerres. Après la Seconde Guerre, l'importance du réseau d'accueil que forment les Italiens de Noisy est un facteur d'intégration rapide des nouveaux venus.

Jusqu'en 1968, les Italiens sont demeurés au premier rang des étrangers recensés en France, c'est dire leur place dans l'économie et la société française des Trente Glorieuses. En 1968, au moment où Noisy-le-Grand s'apprête à entrer dans la ville nouvelle de Marne-la-Vallée, les 376 Italiens de la commune ne représentent que 13 % de la population étrangère, le relais est pris par les travailleurs portugais. La fin des années 60 marque aussi la fin de l'émigration italienne de masse. Les temps ont changé. Les Italiens se sont intégrés et sont remplacés par d'autres immigrants dont l'histoire, différente et semblable, est en train de s'écrire.

Ivana Vendramini-Willems



Bulletins déjà parus

Bulletin n° 1 Septembre 2012	M.-R. Déranger : <i>Du "camp de Noisy-le-Grand" à l'ensemble d'ATD-Quart Monde.</i> C. Durand-Coquard : <i>Avant la guerre de 1939 à Noisy-le-Grand.</i> B. Jouët : <i>À la découverte d'un budget communal de l'entre-deux-guerres 1^{re} partie.</i> C. Coquard : <i>En 1785, un mariage entre la finance, la magistrature et la diplomatie.</i>
Bulletin n° 2 Mars 2013 <i>Bulletin spécial école</i>	C. Jouët : <i>De la salle d'asile à l'école maternelle.</i> C. Durand-Coquard : <i>L'école à Noisy-le-Grand avant 1880 : repères.</i> C. Coquard : <i>Le groupe scolaire "du Centre" : 38 années de projets (1870-1908).</i> M. Cornec et B. Jouët : <i>Création de l'école du Richardet (1925-1937).</i> H. Teissèdre : <i>Le groupe scolaire de La Varenne (1929-1970) : une longue aventure ...</i>
Bulletin n° 3 Septembre 2013	F. Baffet : <i>Les limites territoriales de Noisy entre 1789 et 1958 : quelques histoires courtes.</i> J. Brouant : <i>Enseignement mutuel à Noisy-le-Grand.</i> C. Coquard : <i>Une affaire au Bois Saint-Martin... en 1822.</i> B. Jouët : <i>À la découverte d'un budget communal de l'entre-deux-guerres 2^e partie.</i>
Bulletin n° 4 Mars 2014	F. Baffet : <i>Un domaine noiséen au 18^e siècle : « l'ancêtre » de l'Ensemble Scolaire Cabrini.</i> M. Jouhanneau : <i>La rue de la République ne s'est pas toujours appelée ainsi...</i> C. Coquard : <i>Le centenaire d'une catastrophe aérienne à Noisy-le-Grand : 17 avril 1913.</i> C. Durand-Coquard et C. Coquard : <i>Dictionnaire historique des voies de Noisy-le-Grand.</i>
Bulletin n° 5 Septembre 2014 <i>Bulletin spécial 1^{re} guerre mondiale</i>	C. Durand-Coquard : <i>Vie quotidienne à Noisy pendant la 1^{re} guerre.</i> G. Coquillard : <i>Quand mon grand-père, artisan à Noisy, participe à la guerre et en revient.</i> A. Bourguignat : <i>Georges DUBOIS, un Noiséen mort pour la France.</i> C. Coquard : <i>Deux innovations rurales sur le territoire de la commune.</i> C. Bourguignat : <i>Le monument aux morts de Noisy.</i> M.-R. Déranger : <i>Rues et voies portant un nom lié à la 1^{re} guerre.</i>
Bulletin n° 6 Mai 2015	M. Jouhanneau : <i>Le tramway à Noisy-le-Grand : l'installation 1890-1904.</i> C. Bourguignat : <i>Métiers anciens, métiers disparus des Noiséens.</i> C. Durand-Coquard : <i>Qui sont les habitants de la Grande Rue en 1936 ?</i> A. Bourguignat : <i>Noisy-le-Grand, du village agricole à la cité moderne 1890-1960.</i> C. Bourguignat : <i>L'agriculture et la guerre de 1914-1918 à Noisy-le-Grand.</i> C. Coquard : <i>Des artisans de Noisy au début du XX^e siècle : la dynastie Pascal.</i>
Bulletin n° 7 Septembre 2015	F. Baffet : <i>Un domaine noiséen au XIX^e siècle : la « grande maison ».</i> C. Coquard : <i>L.-A. Leroy de Saint Arnaud, conseiller municipal de Noisy (1860-1872).</i> C. Durand-Coquard : <i>Noisy-le-Grand il y a 50 ans : souvenirs d'une Noiséenne.</i> H. Teissèdre : <i>L'église de Noisy-le-Grand de 1920 à 1960.</i> A. Baffet et A. Dittgen : <i>Petite histoire des églises « filles » de Saint-Sulpice.</i>
Bulletin n° 8 Mars 2016	A. Dittgen : <i>Noisy en 1936 : une première ville nouvelle.</i> C. Durand-Coquard : <i>Une enquête de la Kommandantur de Versailles à Noisy en 1940.</i> A. Bourguignat : <i>Jean Vaquier, un médecin dans son siècle (1888 - 1951).</i>
Bulletin n° 9 Septembre 2016	C. Durand-Coquard : <i>Les pompiers à Noisy-le-Grand (1839-1967).</i> C. Coquard : <i>Démocratie communale et conflits politiques à Noisy (1884-1904).</i> M. Jouhanneau : <i>Le tramway à Noisy-le-Grand : les chemins de fer nogentais (1901-1920).</i>

Bulletins déjà parus

Bulletin n° 10 Mars 2017	O. Coquard : <i>Hommage à Claude Coquard (1932-2016) ...</i> A. Bourguignat : <i>La prise en charge de la tuberculose à Noisy à l'aube du XX^e siècle.</i> A. Dittgen : <i>La Grenouillère : une grande ferme noiséenne disparue.</i> M. Jouhanneau : <i>Le tramway à Noisy-le-Grand : la S.T.C.R.P. (1921-1934).</i>
Bulletin Hors-série Octobre 2017	M. Jouhanneau : <i>Histoire du tramway de Noisy-le-Grand : 1890-1934.</i>
Bulletin n° 11 Mars 2018	A. Dittgen : <i>Voies et quartiers de Noisy qui reprennent d'anciens noms de lieux.</i> F. Baffet : <i>Les biens confisqués pendant la Révolution à Noisy.</i> M. Jouhanneau : <i>Corot peintre de Noisy-le-Grand.</i> Cl. Bourguignat : <i>Monuments aux morts, plaques commémoratives, que nous racontent-ils ?</i>
Bulletin n° 12 Septembre 2018 <i>Bulletin spécial 1^{re} guerre mondiale</i>	A. Dittgen : <i>Noms de rues de Noisy en rapport avec la Grande Guerre.</i> A. Bourguignat : <i>Évolution de la démographie de Noisy lors de la première guerre mondiale.</i> Cl. Bourguignat : <i>En hommage aux poilus.</i> M. Jouhanneau : <i>Le travail des Noiséennes pendant la première guerre mondiale.</i>
Bulletin n° 13 Mars 2019	F. Baffet : <i>Les maires et le Conseil Municipal de Noisy-le-Grand pendant la Révolution.</i> A. Dittgen : <i>Rues de Noisy portant des noms de bâtisseurs.</i> A. Bourguignat : <i>Un siècle de bistrots à Noisy-le-Grand.</i>
Bulletin n° 14 Septembre 2019	M. Jouhanneau : <i>Le chemin de la Haute Maison.</i> B. Jouët : <i>Le premier pont reliant Neuilly-sur-Marne à Noisy-le-Grand.</i> H. Chatillon-Teissèdre : <i>Paul Pambrun, un élu au service de sa ville, Noisy-le-Grand.</i>
Bulletin n° 15 Mars 2020	A. Dittgen : <i>Des Généraux de la Révolution et de l'Empire dans les grands domaines de Noisy</i> <i>Le général de Beauharnais et la Grande Maison.</i> <i>Quelques considérations sur les généraux du 1^{er} Empire.</i> <i>Le général Charles Antoine Morand et le domaine de Saint-Senne.</i> <i>Le général André Burthe et la Roche du Parc.</i> <i>Le général Louis Sébastien Grundler et le Parc des Tilleuls.</i> <i>Le vice-amiral François d'Augier et le domaine de Villeflaix.</i>
Bulletin n° 16 Mars 2021	A. Bourguignat : <i>Histoire de la maison des Russes.</i> A. Bourguignat : <i>Élisabeth Skobtsoff, l'Action Orthodoxe et la présence russe à Noisy.</i>
Bulletin n° 17 Mars 2022	F. Baffet : <i>Les propriétaires du bois Saint-Martin.</i> A. Bourguignat : <i>Le bon docteur Sureau : de sa naissance à son installation à Noisy – 1^{re} partie.</i> M. Jouhanneau : <i>La guerre franco-prussienne de 1870 à Noisy – 1^{re} partie.</i>
Bulletin n° 18 Septembre 2022	A. Bourguignat : <i>Le bon docteur Sureau : Médecin de campagne ? Notable ? – 2^e partie.</i> M. Jouhanneau : <i>La guerre franco-prussienne de 1870 à Noisy – 2^e partie.</i> Cl. et A. Bourguignat : <i>Précisions sur l'article à propos d'Émile Coquillard.</i>
Bulletin n° 19 Mars 2023	A. Bourguignat : <i>Les familles Périac et Buisson et le domaine de la Roche du Parc.</i> M. Jouhanneau : <i>Voyage en cartes postales autour du château Périac (1865-1927).</i> A. Bourguignat : <i>Addendum à l'article sur le « bon docteur Sureau ».</i>



Bulletins déjà parus

Bulletin n° 20
Septembre 2023

Cl. Bourguignat : *David Olère, matricule 106144.*
M. Jouhanneau : *Voyage en cartes postales autour de la mairie de Noisy (1927-2013).*

Bulletin n° 21
Mars 2024

A. Bourguignat : *Mais qui était Théophile Poilpot ?*
M. Jouhanneau : *Le bus 120 1^{re} partie : 1934-1944.*

Bulletin n° 22
Septembre 2024

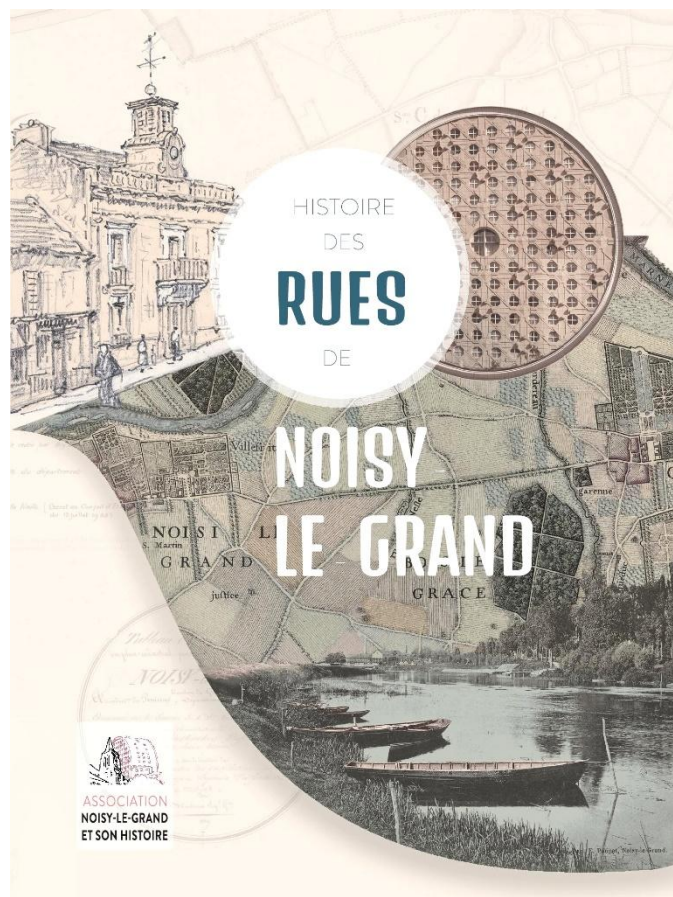
M. Lamy : *Les habitants de Noisy au milieu du XIX^e siècle.*
M. Jouhanneau : *Le bus 120 à Noisy 2^e partie : 1945-2020.*

Bulletin n° 23
Mars 2025

A. Bourguignat : *Histoire de la mairie de Noisy-le-Grand.*
I. Vendramini-Willems : *Les Italiens à Noisy 1^{re} partie : fin du XIX^e aux années 30.*
C. Garaud : *Le quartier du Pavé Neuf à Noisy-le-Grand : l'art et la ville.*



Partez à la découverte de l'histoire de Noisy-le-Grand



Il était une fois Noisy-le-Grand, un village briard qui n'a longtemps comporté que quelques rues : la Grande Rue était la partie centrale de la rue Pierre Brossolette et de l'avenue Émile Cossonneau ; la rue de la Chapelle est devenue la rue Gambetta ; la rue de Beauvais se nomme aujourd'hui rue Pasteur et rue du Docteur Sureau.

À chaque chemin, rue, avenue, son histoire et, grâce aux nombreux renvois que comporte chaque notice, le passé de Noisy-le-Grand se dévoile dans un ouvrage richement illustré : cartes historiques, cartes postales, dessins anciens et photos actuelles.

**Disponible à la Librairie Folies d'encre ou directement auprès
de notre association : contact@nlghistoire.fr**